[illegible]me Année — Janvier 1937

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

2583

SOMMAIRE

JEAN CAYROL ..... *Adieu Terre*
PIERRE AYET ..... *Aperçus sur le Parasitisme*
CLAUDINE CHONEZ ..... *Poèmes*
RENÉ LAPORTE ..... *La vieillesse du bourreau*
THÉODOR FANTA ..... *Les enfants du soldat Inconnu*

CHRONIQUES

ERNST ERICH NOTH ..... *Carl von Ossietzky, prix Nobel*
FRANÇOIS GALLET ..... *Essai d'une position nouvelle de la Métaphysique*
MARCEL BRION ..... *Gobineau, philosophe et diplomate*

NOTES — COMPTES-RENDUS

LA POÉSIE : par René Bertelé et Emile Dermenghem.
LES LIVRES : par Benjamin Fondane, Roger Caillois, Emile Dermenghem. Maurice Plagnol, Armand Lunel, Kléber Haedens, Louis Emié, Yanette Delétang-Tardif, Joë Bousquet.
LETTRES ETRANGÈRES : par Marcel Brion.
LETTRE DE PARIS : *Un homme comme les autres*, au Théâtre de l'Œuvre, par Pierre Missac.
LES EXPOSITIONS A PARIS : par Germaine Selz.
LETTRE DE TUNISIE : par Jean Fretet.
HEURES CUBAINES : par Tolté Rach.
URBANISME : *Centres Universitaires*, par J. P. Crespelle.
MUSIQUE ENREGISTRÉE : par Gaston Mouren.
LA PEINTURE : A Marseille, *Exposition Monticelli*, par A. Valabrègue; A Lyon, *Exposition Salendre, Couty et Martin.*
LE THÉATRE A MARSEILLE : par Madeleine Causaert et G. B.
LES CONFÉRENCES : *Paul Valéry*, aux Amis des Lettres, par J. B.; *Gaston Mouren*, au club de la Nacelle, par G. Bertin; *Henri Fluchère*, à la Maison de la Culture, par L. G. G.
FOIRE DE LYON — ECHOS.

BIBLIOT. NAT. LE D.L. 10-1-1937 PÉRIODIQUES

Z 24037

RÉDACTION ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : **6** fr. **Étranger** : **7** fr. **50**

BIBLIOTHÈQUE IMPRIMÉS

ROYAL KEBIR

LE DOYEN DES VINS FINS D'ALGÉRIE

SE BOIT DANS LE MONDE ENTIER

FRÉDÉRIC LUNG. ALGER

N° 190. 24me Année. Janvier 1937.

Cahiers du Sud

Tome XVI. — 1er Semestre 1937

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Adieu Terre

A Jean Ballard

Laissez-moi revenir à bord d'une autre terre
peu m'importe les ténèbres qui y dorment encore
et ces grands lacs de neige appesantis de soir
dans le feu de la solitude et des premiers apôtres.

Je reviens de si loin que j'ai peur de la perdre
comme une ile mesurée, agaçante de palmes
où je retrouverais un seul arbre à aimer,
des branches avec une ombre d'un vert brûlant qui endort
et qui ne saurait pas quel est son voyageur;
une rivière déterrée par l'orage
un chien qui hurle à l'aube qui va poindre
une embellie de lune et de vent et de cœur.

Je saurai bien trouver le grand sommeil des herbes
et la plage attendant les naufrages promis
avec une mer inquiète de ses rives
et pleine d'une brise encore trop frêle pour s'élever

Terre Promise qui attend son douloureux serpent.

4° Z 24037

Seigneur, comment avoir la terrible audace d'arriver
jusqu'à vous par des raccourcis haletants
des routes abandonnées où les cailloux ne mordent plus
où la poussière est toute suspendue dans le vent
et dans le soir réveiller mille grenouilles endormies
qui dans les lacs suspendus se taisent à notre voix
Je me soulève de cette boue légère, de ces oiseaux
[si froids
aucun d'eux ne peut s'envoler de ses propres ailes
car ils sont près d'un feu qui ne dévorent pas
j'entends déjà vos anges criards dans le crépuscule
c'est la sortie de votre paradis
on entend leurs sabots qui s'enfoncent dans les nuages
ils vont faire peut être l'éternité buissonnière
et devant moi le calme avance et retire ses vagues
sur le sable de ma terre.

Seigneur, je n'en peux plus de crier et d'être seul
dans ce repas du soir avec la nappe vide
et les chaises où la mort appuie son dos tremblant
arriverai-je à posséder un tel pêché
pour que vous tourniez votre colère de mon côté
et qu'enfin je m'enfuie comme un lièvre
avec la joie d'être un jour pris.
Seigneur, je sens ma voix déjà qui ne tient plus
et mes mains déliées comme des herbes mortes
mais tout bat en moi follement
et ma poitrine se soulève sous votre Etouffement
frappée du léger bambou de la mort.

Soufflez vent de la mer la fabuleuse aridité
voici qu'une autre terre explose au fond des eaux
et des laves salées étendant leurs rameaux
dans ce temple de glace et de fragilité.

Levez-vous compagnons aux épaules de terre
et vos yeux déchirés et vos mains de racine
il est temps de juger la terre avant les dieux.

Je lance en vain l'appel par les gorges des merles
par les becs paresseux d'oiseaux de haute-mer
dites, entendez-vous le seul vivant qui hurle
et qui montre du doigt le Jugement Dernier
dans ce bleu tribunal d'astres morts et d'étoiles.

Levez-vous sublimes pourritures, anges aux yeux
[vidés
dieux altérés de sang et du songe des hommes
prêtres secrets et enfumés, temples marins
j'annonce enfin le grand délire des hommes.

Allègez cette terre qui ne servira plus
et dont nous oublierons la poussière altérée
et la perle de nuit qui roulait de si loin.

C'est le moment où vous devez paraître
dans la volupté des brouillards arrachés

je sens que tout surgit d'une cendre fervente...

Adieu Terre, encore toute mâchée par nos os qui
[s'éveillent
nous sommes d'un pays qui ne peut rien sans nous.

Jean CAYROL

Aperçus sur le Parasitisme

L'hystérie fut longtemps considérée comme démoniaque. Elle présente deux phénomènes constants dont un seulement, et pas d'une façon complète, a été mis en lumière : l'aptitude au mensonge. L'autre qui, parce qu'il est extérieur au malade, ne semble pas avoir été étudié est le suivant : une personne normale, après une heure de conversation avec un sujet atteint d'hystérie est fatiguée, souvent « vidée ».

Le mensonge de l'hystérique n'est pas un mensonge ordinaire. Il sait, et avec une précision que l'observateur ni le psychologue le plus averti ne peuvent atteindre, ce qu'il faut dire à l'interlocuteur pour le convaincre. Il touche l'être intime de celui-ci et, par une sorte de mimétisme, semble s'y conformer. La fatigue qui en résulte prouve que le but poursuivi inconsciemment est moins de persuader que de soutirer des forces vitales. Toujours en état de perte nerveuse, l'hystérique se recharge aux dépens de qui l'écoute.

Il est intéressant d'observer que le même phénomène se retrouve chez beaucoup d'enfants, de vieillards et de malades, chez ceux qui ont besoin d'un surcroît de vie. La clairvoyance des enfants pour jauger les grandes personnes et agir en conséquence, leur propension au mensonge est connue et a été bien étudiée pour le cas des dépositions en justice.

Si on sait que toute crainte est la cause ou l'effet d'une perte nerveuse et que tout idée fixe vit au dépens de celui qui la nourrit (les mots marquent l'évidence), on comprend aisément le rôle que joue, dans chaque famille, au moins une vieille personne.

Le caractère spécifique du parasite est de ne pouvoir être satisfait, puisque cela ne serait possible que s'il possédait une vie propre. La tyrannie de ces vieilles gens, l'impossibilité, quoi qu'on fasse, de les contenter, en font des idées fixes incarnées pour ceux

qui les entourent. Par des moyens qui semblent souvent dépasser leur intelligence, mais qui, parce que, dérivant de l'esprit de la nature, s'apparentent à l'instinct et semblent géniaux, elles contraignent à penser à elles, donc à établir un contact par où s'écoule la force nerveuse des autres membres de la famille.

L'observation des malades pose un autre problème, celui de la personnalité de la maladie. Bien des malades chroniques seraient navrés d'être guéris et y perdraient toute raison de vivre. Ils semblent n'être plus que les supports nourriciers de leur maladie, qui se comporte comme un être défini et distinct d'eux-mêmes. Mais là, le procédé employé pour soutirer la force nerveuse est peut-être encore plus net ; c'est l'appel à la pitié. Une heure pitoyable avec un de ces malades laisse à plat. La pitié nourrit la maladie qui n'abandonne au malade que la force nerveuse nécessaire pour lui permettre de continuer à la supporter. Ce genre de malade vit très vieux. Lorsque deux d'entre eux se rencontrent, on assiste au spectacle le plus tristement comique, un championnat d'arguments pitoyables.

Mettant peut-être à part les enfants, aucun de ces parasites n'est réellement vivant. Ce sont des cadavres ambulants, qui ressemblent à s'y méprendre aux désincarnés des spirites.

*
* *

L'hystérique, beaucoup de vieillards, certains malades, offrent à l'étude des cas limites. Mais le phénomène est d'ordre presque général. Tout homme qui croit se « connaître », qui se fixe, devient nécessairement parasite. En effet, par le fait même qu'il n'abandonne plus rien de ce qu'il croit être définitivement lui-même, il se coupe de toute intuition. Celle-ci n'exige pas d'échanges, mais des abandons; elle n'ajoute pas, elle modifie, crée un nouvel ordre qui rejette une part de ce qui paraissait indispensable. Elle tend à ne garder que ce qui est « propre » à l'individu, à le rendre « pur ».

*
* *

Un chien, un cheval de race sont exempts de, ou ont rejeté toute impureté, tout ce qui n'est pas propre à leur race.

L'homme est plus complexe. Avant de rejeter, il lui faut sans doute acquérir, et peu de races, qui d'ailleurs n'en sont plus, ont reçu assez d'apports pour avoir atteint le point d'abandon. Il est certain que si certains hommes vraiment racés (parmi les nègres, par exemple) sont d'assez beaux animaux, il est difficile de les considérer comme des hommes parfaits.

*
* *

Il est à noter que les animaux, bêtes ou humains, arrivés à ces culs-de-sacs de race pure sont toujours de grain serré, dénués de graisse, particulièrement de ventre, comme allongés, tendus autour d'un axe idéal.

L'intérêt de cette remarque est que le commun diffère de ces êtres distincts précisément par des tares analogues à celles qui transforment la jeunesse en vieillesse : affaissement, étalement, ventre, raccourcissement du col et des lombes, tendance vers le cercle.

La tendance vers la forme propre est déviée de la même façon, qu'il s'agisse de la race ou de l'individu. Mais chaque individu, avant de regresser vers les caractères antérieurs de la race a atteint un point plus élevé vers sa forme propre et la race s'en trouve améliorée d'autant.

*
* *

L'homme qui se « fixe » ne devient parasite qu'avec le temps. Il nourrit d'abord des parasites qui peu à peu se substituent à lui. Quand ses réactions sont toujours prévisibles, quand il agit comme une machine, la substitution est complète, ou presque et, si l'on peut dire, le cadavre est né.

*
* *

La crainte, le souci, la jalousie nous vident. Où va la force qui nous est enlevée? En considérant la maladie comme une personnalité parasitaire, comme une forme, non pas indéfinie, mais mal définie en quête

de nourriture, certains phénomènes s'expliquent. Par exemple, les réactions réciproques entre le physique et le moral (la joie rééquilibre, recentre, réaxe, incite au don et s'oppose à la perte), certaines épidémies concomitantes à des états généralisés de crainte et de souci, certaines immunités. La crainte établit un contact avec ce que l'on redoute et celui qui appréhende (le mot est suggestif) une maladie est plus vulnérable que celui qui ne s'en inquiète pas : il commence à la nourrir et s'affaiblit avant qu'elle ne l'atteigne.

*
* *

Il semble que l'homme tende vers des formes pures individuelles. Le saint est toujours un homme, jamais l'aboutissement d'une race.

*
* *

Intellectualisme et naturalisme ont réussi à rendre inextricable le problème du Mal. Mais, que l'intelligence décèle un parasite, une part de ce problème se trouve démêlée et un peu de bien remis en lumière.

Religions, initiations, doctrines de toutes sortes sont en bataille perpétuelle. Chacune prétend combattre pour sa vérité qu'elle appelle « la » vérité. Pourtant, à l'origine de nombre d'entre elles se trouve l'intuition ou le souvenir plus ou moins complet du même monde. Il devrait y avoir accord. A bien regarder, celui-ci existe, puisque toutes prônent le courage, la bonté, le goût de la perfection comme les meilleurs moyens de retrouver le paradis perdu.

Courage, bonté, beauté sont des mots pleins de « sens ». Courage, c'est-à-dire à la fois vitalité et conscience profonde de la pérennité d'une individualité qui, ne craignant ni de perdre ni de se perdre risque aisément sa personne; bonté, c'est-à-dire gratuité ; beauté, qui, à la fois, nous sort de nous-mêmes et nous centre en nous-mêmes, et nous libère mystérieusement de l'emprise du temps.

Ne sont vivants que les mots qui ont un sens. Ils distinguent ce que, dans le monde qui nous entoure et en nous-mêmes, nous sentons être hors du temps, ce

qui appartient à l'éternité. Ce « bien », l'intuition le dégage peu à peu du mal parasitaire qui l'engangue et qui doit disparaître.

Il y a deux sortes de devenir. L'un qui dégage l'être de sa gangue et tend à lui redonner son éternelle beauté; l'autre qui ne touche que la gangue et, de transformation en transformation la ramène au néant.

Le mot qui désigne un objet dans son état actuel a un sens propre qui va vers la perfection de cet objet. Celui qui essaie de donner à la gangue une fugitive réalité n'a qu'un sens relatif, indéfini, recourbé sur lui-même, convenu et est toujours d'origine intellectuelle.

Quand on touche en nous ce qui « est », sensation et sentiment se confondent. Les mots qui ont un sens propre rassemblent notre vitalité dispersée et l'orientent. Nous nous trouvons plus forts et comme exaltés au-dessus de nous-mêmes. Une certaine quantité de vie rayonnante se trouve libérée, disponible et... attire le parasite. Que de mal a pu nourrir l'enthousiasme créé par le seul mot de liberté.

Supposons certains mots mieux prononcés, rapprochés de leur bon sens; le monde s'enrichit aussitôt d'un peu plus d'intelligence, se débarrasse d'un peu d'intellect et la nature gagne un peu de vraie beauté.

Mais intellectualisme et naturalisme lâchent aussitôt leurs parasites qui se jettent sur ces maîtres-mots ; non pour les étouffer, car ils viennent de se révéler efficaces à faire surgir de la vie, bien au contraire, ils sont clamés et répandus, mais autour d'eux se tisse un réseau compliqué, subtil, élastique et flasque de mots sangsues, à travers lequel il faudra passer pour retrouver le sens du premier message.

Ce réseau est travail de clercs; toutes les doctrines ont les leurs. Avec le temps, le filet perd de sa solidité ; des parasites maigres attaquent le parasite gras; des clercs nouveaux réclament le retour à la doctrine primitive, c'est-à-dire au bon temps où, sur la sève toute nouvelle des mots propres, prospéraient pompeusement les mots de convention. Le parasite gras se défend ; recours aux textes, appels à l'autorité, luttes dites d'idées.

Les rapaces s'opposent ; chacun défend la part de vérité réelle qu'il a déviée à son profit et qu'il englue de mode nouvelle ; au nom de cette vérité qui pour-

rait être si claire tous exigent de leurs suivants une obéissance qui n'est plus un assentiment, mais un pacte infernal.

*
* *

Les artistes, dans leurs meilleurs moments, les êtres vraiment jeunes et les simples, ne perçoivent les grands mots à prétentions philosophiques que comme des sons inintelligibles. Ils n'essaient pas de les comprendre mais se laissent docilement émouvoir par les raisons du cœur qu'expriment les mots vivants dont, par eux, la vertu reste un peu efficace.

La puissance du catholicisme jusqu'au XVI[e] siècle était dûe en partie au grand nombre de simples que les discussions théologiques n'intéressaient pas et qui s'en tenaient à reconnaître, s'ils n'en acceptaient pas toujours toutes les exigences, la vertu de certains mots. Les cathédrales et tout l'art chrétien jusqu'à cette époque ont été la floraison d'un arbre vivant dont chaque racine touchait un cœur. Le ciel était peuplé de tous les saints qui avaient pris la place des anciens dieux et c'était à eux, ou au Fils de l'Homme, ou au Dieu vivant de l'Evangile qu'on s'adressait plutôt qu'au terrible Jehovah de la Bible ou au principe abstrait kabbalistique.

La croix du supplice et la crainte de l'enfer suffisaient à nourrir, aux dépens de cette vitalité chrétienne qu'elles n'affaiblissaient guère, le gras parasite catholique.

L'intellectualisme moniste, avec la réforme, et le cathéchisme du Concile de Trente commença à réduire le nombre des simples ; l'intellectualisme naturalisme, avec les sociétés dites de pensée en absorba une quantité plus grande encore ; l'exégèse et l'histoire philosophique décimèrent les survivants, l'économie politique et l'instruction obligatoire s'occupèrent du reste.

Les simples sont devenus rares, le ciel est vide et morne et la terre le reflète.

*
* *

Les grands parasites doivent nécessairement s'efforcer de dévier le plus possible de simplicité et de jeu-

nesse ; ils ont toutes les exigences des vieilles dames non dételées et affichent volontiers leurs victimes ; mais ils n'en sentent pas moins le cadavre.

*
* *

Le parasitisme, moyen à l'aide duquel la raison pure et l'esprit de la nature tentent de freiner la réintégration de l'homme existe donc à la fois en nous et hors de nous. Hors de nous sous forme de tendances communes, de doctrines ou d'obédiences qui, ou bien étouffent l'esprit critique, ou bien le dévient vers un idéal de ruche ou de fourmilière. Nous le retrouverons. En nous, l'observation est aisée.

Il a peu d'effets intérieurs pendant la croissance. La jeunesse est presque toujours généreuse ; avec l'âge, l'homme prend souvent le contre-pied des doctrines qui l'avaient d'abord séduit ; ce renversement n'a rien de surprenant puisque deux doctrines qui semblent s'opposer ne sont jamais que deux déviations différentes de la même vérité ; il peut conserver le même idéal en passant de l'une à l'autre. Ces contacts successifs avec deux doctrines qui paraissent contraires suffisent souvent à lui donner l'illusion de la connaissance de soi-même. Il tend alors à se fixer, devient de moins en moins capable d'intuition, ne traduit plus qu'un seul contact, tourne de plus en plus dans un cercle, refait les mêmes gestes, radote, se plaint, provoque soucis et craintes, devient un parasite.

Les vrais artistes, les grands savants, ceux qui ne cessent de chercher restent longtemps jeunes. Plus généralement, les époques d'insécurité sont moins riches en sénilité.

Quand le parasite atteint un certain degré, l'homme se comporte comme un animal, plus précisément comme un insecte. Son esprit propre n'agit plus. C'est un cadavre ambulant, un vampire qui absorbe tout ce qu'il peut de la vie qui l'entoure.

L'hostilité qui sépare deux générations successives vient toujours de ce que la plus ancienne veut utiliser le poids de la coutume et celui de ce qu'elle appelle son expérience pour étouffer l'autre. L'être jeune qui accepte les règles perd très vite sa personnalité ; autorité, crainte de l'opinion, pitié, tout est employé pour le vider.

Le parasite, hystérique, malade ou vieux tisse toujours un filet. Quand il rencontre un être sain qui ne se laisse pas prendre ou se déprend, il mobilise en une grande attaque tout ce qui peut créer la crainte ou la pitié, appel à l'opinion, menace de scandale, recrudescence de douleurs. Si la victime convoitée ne se laisse pas influencer et défend tranquillement sa liberté, le parasite ne la traite plus en ennemie ; le remous passé, elle lui témoigne un grand respect et lui demande conseil...

Que l'on prenne cent ou mille histoires familiales, chacune, vue de l'intérieur, semble présenter des traits particuliers ; mais toutes sont superposables. La remarque est importante. Chaque cas isolé est discuté comme se rapportant à des personnes distinctes. Une vue d'ensemble montre que ces personnes n'ont presque plus rien de « propre » et manifestent tous les traits qui caractérisent le parasite : impossibilité d'être satisfaites, utilisation, qui dépasse l'intelligence, qui semble géniale, mais qui n'est qu'instinctive de tous les moyens immédiats susceptibles de faire naître et d'entretenir la crainte et la pitié. Quand la mort survient, le parasite s'enfuit, le masque commun disparaît, et chacune de ces figures retrouve sa noblesse distincte, vivante, qui seule doit rester dans notre souvenir.

*
* *

Nous avons déjà distingué la bonté de la pitié. La bonté, c'est le don gratuit et la pitié n'en est que la forme parasitaire, mimétique. On exploite par la pitié. Elle crée un lien et oblige autant celui qui a pitié que celui dont il a pitié. La bonté n'oblige pas ; elle est gratuite et laisse leur liberté à celui qui donne comme à celui qui reçoit. Le donateur reste lucide et ne peut être exploité. La bonté qui s'aigrit de n'être pas reconnue n'est que de la pitié à forme recroquevillée qui escomptait un échange.

La bonté pour des abstractions, par exemple celle qui s'adresse à des collectivités mal définies n'est que de la pitié à forme généralisée ; c'est un mimétisme de bonté qui prend l'allure gratuite en s'appliquant à des abstractions dont il semblerait qu'on ne peut rien attendre, mais qui implique toujours des droits.

Toute pitié abstraite tend à prendre une forme légale et à obliger, à lier. Il n'est pas un parasite qui n'ait un sentiment agressif des obligations qu'on lui peut avoir.

*
* *

Il semble que toute la psychologie, peut-être bien toute la morale et aussi toute l'histoire tourne autour de ces deux mots : liberté et légalité. La liberté qui implique bonté, gratuité, grâce, distinction ; la légalité qui réglemente des échanges inégaux arbitrairement compensés, pitié payable en obéissance à la loi, obligations, parasitisme.

La psychologie des êtres libres tient nécessairement compte de l'esprit, c'est-à-dire de l'intelligence. Elle donne le pas aux raisons du cœur, essaie de les comprendre et de les expliquer. Elle est à la fois définie parce qu'elle ne s'occupe que de cas distincts et sans limite, parce qu'un peu plus d'intelligence fait toujours apparaître un peu plus de clarté et de simplicité. Il est toujours possible d'en parler en termes clairs, dont tout homme reconnaît le sens.

La psychologie parasitaire est d'ordre général ; elle s'occupe toujours des caractères communs et va continuellement de l'intellect au naturel et réciproquement. Elle étudie des échanges et tend à ériger en principes éternels les rapports qu'elle découvre et qu'elle généralise en les dénommant lois. Elle est philosophique, théologique, économique, politique, tend au commun par en bas et à la « perte en » par en haut. Elle parle une langue qui n'est, sinon compréhensible, du moins accessible qu'aux initiés.

*
* *

Résumons notre hypothèse. Elle suppose que le monde dans lequel nous vivons n'est que l'altération, la déviation d'un monde plus parfait qui répond à l'aspiration humaine vers la liberté, la bonté et la perfection. Elle refuse systématiquement de s'occuper de l'origine de ce monde parfait, estimant qu'on y doit percevoir des éléments qui nous font défaut. Elle refuse d'admettre que l'homme soit responsable de la séparation et croit au contraire que, l'ensemble du

monde ayant été altéré, l'homme a pour mission d'aider le monde actuel à retrouver sa figure originelle.

Elle propose comme cause de la chute la séparation de l'intelligence en raison pure et esprit de la nature, ce qui rend compte de plusieurs points obscurs : la collusion constante entre l'intellectualisme et le naturalisme, la nécessité, pour la raison pure, de n'admettre que des conceptions du monde qui concluent à une « perte en », puisque si une fin comportait une forme, celle-ci serait parfaite, donc définie par l'intelligence qui aurait réuni, donc détruit raison pure et esprit de la nature ; elle rend compte de l'instinct, la même qualité d'intellectualité créant et dirigeant les organismes inférieurs et les machines, celles-ci ne différant de ceux-là que parce qu'elles emploient de la matière moins chargée de vie. L'instinct est toujours entièrement raisonnable.

La nature crée des formes de plus en plus complexes jusqu'à l'apparition de l'homme, forme assez proche d'un modèle original pour qu'un contact s'établisse avec celui-ci. L'homme se distingue du reste de la nature parce que, doué d'intuition, il n'est pas entièrement raisonnable.

Jusqu'à l'apparition de l'homme, les formes naturelles évoluent dans le sens d'une plus grande complexité ; après cette apparition, celles qui ne sont que des altérations de formes originelles tendent à se rapprocher de celles-ci, que l'artiste a le privilège de pressentir, puis d'exprimer ; il semble qu'une grande partie du monde végétal soit dans ce cas. Les autres formes qui sont de création entièrement naturelle disparaissent peu à peu ; ce doit être particulièrement le cas des insectes.

Ce qui empêche les formes originelles de se dégager des formes naturelles est ce que nous appelons le mal. Il tend à maintenir un statu quo à l'intérieur d'un cercle et agit par le moyen du parasitisme.

*
* *

Le seul mérite d'une hypothèse est de fournir un nouvel angle d'où regarder le courant des choses. Elle ne doit être qu'un moyen d'y voir plus clair et n'a de valeur que si on ose en déduire les extrêmes conséquences. Reconnaître un tabou c'est transformer une

hypothèse en affirmation et craindre le contrôle de l'observation. Si celle-ci devient plus intéressante, l'hypothèse a été utile.

*
* *

Arrivé à un certain degré d'intuition, l'homme se trouve placé entre ciel et terre. Les artistes, sous les formes déviées devinent les formes originelles, les poètes semblent se souvenir, les savants qui osent aller au bout de leur pensée découvrent des lois nouvelles qui brisent les cadres des sciences closes.

A côté d'eux, certains êtres semblent exprimer les aspirations les plus profondes du cœur humain, dans lequel leurs paroles trouvent un écho profond. Ils se comportent comme des messagers ; sur leur exemple et sur leurs enseignements des religions se fondent.

Messagers ou éclaireurs ? Peut-être les deux. Celui qui a fait tout le chemin peut se retourner et appeler les attardés. Pourtant, il semble plus exact de les appeler messagers, car ils ne sont devenus ce qu'ils sont que pour avoir accepté et soumis à l'expérience les messages de l'intuition.

Tous les messagers doivent nécessairement transmettre le même message tendant à éveiller ou à rendre plus actives les aspirations profondes de l'homme ; en effet, tous font le même appel aux sens de liberté (respect réciproque de la liberté de chacun et dégagement du mal) et de bonté (don gratuit), incitant chacun à agir comme un facteur de bonheur, de chance pour autrui.

Si, tout au moins par rapport à notre monde, on dissocie Dieu et Un, identification intellectuelle arbitraire, les mots redeviennent vivants ; nous sentons que l'extrême beauté et surtout l'extrême grâce sont divines ; deviner et divination retrouvent leur sens connexe d'intuition qui n'a qu'intellectuellement, arbitrairement et conventionnellement la signification de connaissance immédiate et claire.

Intuition superpose à l'idée de protection celle de perception, deux notions que relient par exemple, garder et regarder. Que l'intuition mette en jeu une faculté autre que celles que nous utilisons dans nos relations avec les hommes et avec la nature, il n'en résulte pas nécessairement qu'elle donne une con-

naissance immédiate et claire, soit d'un autre monde, soit de parties du nôtre inaccessibles aux facultés normales. L'aveugle qui va rencontrer un réverbère hésite, perçoit quelque chose que, ensuite, par le toucher, il pourra définir et nommer. De même l'intuition nous pousse seulement à adopter des points de vue d'où certaines choses sembleront se dissocier; si nous les approchons sous ce nouvel angle et si la dissociation se vérifie réelle, l'intuition était juste.

A beau mentir qui vient de loin. Ceux qui affirment avoir obtenu certaines connaissances par seule intuition contemplative sont dans ce cas. L'artiste qui ne réalise pas, le savant qui ne vérifie pas, le philosophe qui se contente de construire des mots nouveaux, ne méritent ni intérêt, ni crédit.

*
* *

On ne peut dire que les messagers créent des religions, mais simplement qu'ils sont à l'origine des religions. A celles-ci, leur enseignement donne la vitalité par ce qu'il émeut des aspirations profondes de l'homme. Les dogmes et les clercs vivent sur ce surplus de vie qui continue à sourdre tant que l'enseignement primitif transparaît. Quand les formules l'ont complètement masqué, la religion disparaît, absorbée par d'autres parasites.

Il doit en être ainsi depuis qu'il y a des hommes. De temps à autre, apparaît un messager qui dénonce un parasite, parle d'espoir, de liberté, de bonté. Il meurt, généralement sacrifié par les clercs du parasite attaqué. Puis, ceux-ci affirment que le sacrifice a été volontaire, déifient la victime, arrangent de nouveaux dogmes qui s'accordent à peu près avec son histoire, sans toutefois trop s'éloigner des anciens, organisent un culte et font payer la dette résultant du sacrifice.

Cette dette ne devrait pas exister. Le sacrifice volontaire est un abandon total, un rejet de ce à quoi on tient, mais qui gêne pour approcher de ce vers quoi l'on tend, de ce qu'on aime. Le saint qui tend vers la pureté détache de soi tout ce qui n'est pas lui-même et accroît d'autant plus sa personnalité. Une foule de saints peut indiquer un même sens, mais est for-

mée d'êtres bien distincts. Le sacrifice pour ce qu'on aime est compréhensible et les hommes l'ont toujours admiré; mais faire payer ce sacrifice, le transformer en un lien qui oblige n'a jamais inspiré même le respect.

*
* *

Mais, sacrifice a un autre sens, magique. Toute magie est naturelle et se passe dans un cercle ; les résultats qu'elle permet d'obtenir impliquent nécessairement échange.

Les premiers hommes, peu distincts de la nature, avaient tout à craindre d'elle et probablement d'autant plus qu'elle n'avait pas désiré leur apparition. Doués d'autant d'instinct et d'un peu plus d'intuition que les autres, certains prirent une position d'intermédiaires; ils pressentirent et vérifièrent empiriquement des correspondances que nous ne percevons plus, mais qui régissent toujours l'instinct des animaux. L'intelligence de l'homme commença à lui permettre d'utiliser la nature contre elle-même. L'effet d'échange devait être d'autant plus important que la force mise en jeu au début de l'opération magique, l'offrande, avait une plus grande valeur vitale. Or la vitalité la plus subtile était celle de l'homme même. Les sacrifices humains, actes initiaux d'opérations magiques s'imposaient. Il est à remarquer que les victimes étaient toujours choisies soit parce qu'elles avaient un rapport direct, un lien avec le résultat escompté, soit, dans les cas les plus généraux, parce qu'elles possédaient une qualité de vie particulière. Il n'est guère, si jamais, question de sacrifices de vieillards, mais le plus souvent d'enfants et de vierges.

Il est un peu ridicule, à notre époque de destruction systématique, de sacrifices humains massifs, de prétendre que les sacrifices rituels ont disparu parce que la sorcellerie a fait place au fétichisme politique, plus humain. Il est plus simple et probablement plus vrai de supposer qu'au fur et à mesure que l'homme augmentait son emprise sur la nature, il se rendait compte que les résultats dépendaient bien plus de son intelligence, c'est-à-dire de la manière d'opérer, que de la valeur propre de la mise de jeu. La parole et le geste se révélèrent actifs. Les dieux perdirent leur

prestige, s'éloignèrent et, avec eux, la crainte absolue du sorcier, de l'homme plus savant, plus intelligent que les autres, et qui, dès lors se trouve obligé de compter avec la force brutale d'une masse moins respectueuse; il s'occupa un peu moins des forces naturelles et un peu plus des réactions humaines. L'homme ordinaire se trouva pris entre deux craintes, celle de l'homme plus fort ou plus passionné que lui et celle du sorcier, détenteur de secrets du monde invisible.

Le sacrifice humain avec les rites qui l'accompagnaient auréolait le sorcier d'une puissance redoutable. Pour la sauver, il choisit, l'offrande la plus haute possible, le dieu, qui fut censé se sacrifier volontairement à lui-même. Puis, ayant fait les gestes du sacrificateur, il s'érigea en collecteur, pour le compte du dieu, de la dette résultant de l'accomplissement de l'acte rituel.

Pierre AYET.

Poèmes

PLAISIRS

Quand je suis dans un jardin, disait-il,
couché de tout mon long sur l'odeur du sol,
et que j'ai sucé le sucre des trèfles roses,
je suis le pionnier d'un monde nouveau des sens.

J'ai la narine visitée par chaque brin d'herbe,
une araignée me grimpe à chaque poil,
et les cloportes promènent sur mes ongles leur ventre
[transparent.
Les fourmis me piquent mais je ne les sens pas.
Car la terre creuse avec fièvre sous moi ses galeries
[secrètes,
et avec elles je m'enfonce dans une odeur d'acide
parmi ses puits forés pleins de trésors et d'œufs.
Tout au fond, un cristal d'aile oublié m'enveloppe,
et toutes les nébuleuses mort-nées et tous les arcs en
[ciel
fusent dans la nuit blanche autour de moi.

A l'horizontale, c'est encore une autre histoire.
Mes orteils s'empêtrent de tintements subtils,
de minuscules langues d'oiseau m'énervent l'oreille
filant un arôme clair de chanvre en fleur et d'aubier.

Tandis que je mets la mousse comme une ombre
contre l'iris de mes yeux fatigués d'hommes,
ma peau est toute entière ocellée
et sans me retourner je vois
un insecte pas plus gros qu'une douzaine d'amibes
fusionner avec de grandes cellules végétales
nageant dans les cloques du soleil.

VERTICALE

Où voulais-tu monter, dans le vide du monde ?
Où t'accrocher sur le désert du vent ?
Ah ! comme une araignée mal suspendue
avale ton fil jusqu'à ce qu'il fasse une
boule gluante dans ta bouche,
étends désespérement tes quatre membres,
tu n'atteindras ni l'horizon ni le ciel,
ni même l'espérance du rameau.
Pauvre, lache le fil, pauvre lâche,
oublie le sel rouge du soleil
et les salives brillantes.
Voici déjà le sol d'humilité.
Tu peux aller plus bas encore...
Tu n'es suspendue qu'à toi-même.
Il n'y aura pas de secousses,
pas de proie.

Je ne me consolerai jamais
D'avoir oublié les jours d'avant ma naissance,
mes os diaphanes et mon cœur comme un poulpe trans-
[parent,
les chuchotements dans la nuit vitreuse,
le repos d'encre noire, le sang et sa berceuse...

Quelquefois quand je suis dans une voiture
le long des chemins de nuit pleins de vent et de cendre.
il me vient un désir du chaud ventre obscur.
Celui qui conduit il faut que je l'aime assez
pour que je puisse blottir mon front sur son épaule,
et pleurer sans qu'il le voie car ce n'est pas son rôle
de savoir pourquoi son sang m'est doux, pourquoi je
[frôle
légers entre nos boucles les cheveux d'une morte
et pourquoi dans son souffle et dans sa jeune sueur
je retrouve le premier rythme et la tiède odeur
de ma mère profonde.

O refus, ô Non doucement aveugle ! J'entends
dans son cœur tremblant à cause d'un poids de femme
le flux où je nageais dans l'océan de plasmes,
ignorant toute la vie et qu'il faut tant de spasmes
avant d'arriver à mourir.

Claudine CHONEZ.

La vieillesse du Bourreau

C'était un matin triste. D'un bout à l'autre des remparts, à travers la brume, des clairons s'appelaient désespérément, comme des bêtes perdues. Les jardins du palais ne parvenaient pas à sortir du sommeil, à retrouver leurs formes précises, cette joyeuse mobilité végétale par quoi la terre manifeste qu'elle vit. Parfois, le pas d'un garde secouait le silence. Des oiseaux, très loin de la ville où ils n'osaient entrer, attendaient le premier signe du soleil.

Le roi, au milieu de son cabinet immense, se sentait seul. Les hauts portraits de famille accrochés aux murs — toute cette gloire immobile et dorée — semblaient lui reprocher sa faiblesse. Et il leur murmurait :

« Vous pouvez rire de moi ! Que feriez-vous à ma place, je vous le demande ? C'était plus facile de votre temps : la terre était plus petite, les devins plus adroits, et les hommes plus crédules. Pour enflammer le cœur de vos peuples, il vous suffisait d'avancer quelque peu vers les forêts des frontières et de rapporter quelques têtes de barbares. Pour trouver l'amour, vous n'aviez pas besoin des mots : les femmes se contentaient des gestes. Et vous aviez la chance de croire à tout, à l'invisible, au paradis des héros ouvert seulement aux gens de condition, aux fées des arbres, aux paroles promenées à dos de nuage. Vous n'aviez pas de peine à gouverner... Les hommes d'aujourd'hui ont le goût de la science ; ils cultivent l'exact. C'est pourquoi ils ne connnaissent plus la joie. Où est l'affection d'un peuple ? Faut-il punir ou faut-il rire, pour être aimé ? J'ai perdu le sens de mon métier de roi. Aidez-moi à ressaisir la chaîne miraculeuse des temps. Vous et moi, nous formons un grand arbre orgueilleux, balancé dans le ciel. Je vous appartiens par mille racines vivantes. Mais, ombres égoïstes, vous

gardez, pour assurer votre mémoire, pour voyager à travers la durée, vous gardez cette sève qui nourrit les princes et qui descend en eux, à chaque âge de la vie, évidente et chaude, afin qu'ils se placent au-dessus de tous, dans la compagnie des astres ».

Les ancêtres ne répondirent pas : ils n'enseignaient que la patience. Irrité, le roi cessa de les regarder et s'assit devant la haute cheminée où il demeura un moment à tisonner les bûches. Sa mauvaise humeur ne passait pas. Contraste saisissant et banal de la grandeur : être si puissant et si seul, n'avoir que de faux amis, des ministres protocolaires, vivre dans un palais immense et anonyme comme un hôtel !

Mais au diable la grandeur !

Après avoir longtemps cherché sur qui épuiser sa détresse, le roi se souvint d'une déplorable, d'une troublante affaire qui concernait son bourreau. Incontinent, il fit appeler ce dernier et lui dit :

— Sans doute, tu m'as servi excellemment. Mais, dans la peine même de ton service, tu trouvais ton ordre et ta paix. Tu t'élevais sur des ruines, tu trouvais ta règle dans le dérèglement de quelques-uns. Tu souriais de la violence, parce que toi, tu n'étais violent que par dessein. La colère, la vraie colère, celle des crimes, est une erreur passionnée — la pire des faiblesses. Ta colère était toujours un calcul subtil, un beau travail de la volonté. Mais, d'avoir donné la mort avec tant d'adresse, pouvais-tu tirer de la fierté ? Tu portais un uniforme, bourreau, je te fournissais une façon de gloire. Et celà, j'ai peur que tu l'aies oublié. Considère le pouvoir par le gros bout de ta lunette, puisque c'est toujours par le gros bout que regardent le monde et l'histoire. Le pouvoir : question d'arithmétique. Je pose un et je retiens deux. Soustraire est à la base du principe. La grandeur se démontre comme un théorème. C'est bien ce qui fait dire aux philosophes que le gouvernement d'un Etat procure moins de tracas que celui d'une âme. Certes, j'ai beaucoup goûté ta manière de résoudre mes problèmes. Il arrive souvent qu'un homme armé d'un poignard me saute sur le dos quand je vais au théâtre. Mon active police me préserve. Un garde meurt en me défendant : c'est la règle. Les soirs d'attentat sont soirs de fête pour mon peuple, qui apprend que je suis sauf en même temps qu'il a à redouter de

m'avoir perdu. Les cloches de la ville vibrent à se rompre le son. Des vols d'oiseaux criards tournent au-dessus des places. Et l'on t'amène le coupable parmi les frétillements de joie. As-tu remarqué qu'invariablement, à l'interrogatoire, mes assassins répondent qu'ils ne m'en veulent pas, qu'ils ne désirent tuer que par principe ? Voilà sans doute un crime plus épouvantable que le meurtre d'un homme : par là, on risque d'attenter à la majesté royale. Tuer par principe est mon privilège — mon principe... J'ai eu quelquefois la curiosité de parler moi-même à un de ces fous qui allaient t'appartenir. Ce qui m'a le plus frappé, c'est moins leur visage soucieux à l'approche du supplice que le désir de ne paraître point regretter leur acte. Ils m'opposaient un mutisme farouche, ils me regardaient avec orgueil. Et cet orgueil les rendait tellement stupides que jamais je n'ai été tenté de faire grâce. A ce moment, je ne t'abandonnais pas une victime glorieuse, mais le symbole de la sottise humaine — un rameau mal venu, trop gourmand de sève, dont il fallait débarrasser l'arbre. Tu ne tardais pas à apparaître, souriant, bien vêtu, bien nourri, les mains gantées comme pour le bal. On ne résistait pas à la séduction de ta démarche balancée, à ton harmonieuse compréhension de la mort. Tu avais l'air de promettre le repos. Tu n'étais pas un bourreau, mais un endormeur, un prestidigitateur agitant dans ses manches les grelots de l'au-delà. Certains se sont moqués de tant de pusillanimité : on te comparait à un mannequin de mode. Mais de quelle mode, morbleu ! et qui ne risquait pas de passer ! D'autres t'ont compris dans la haine qu'ils me portaient. Tu te souviens que j'ai inauguré mon règne en ordonnant la mort de dix hobereaux des Basses-Terres qui m'avaient brûlé en effigie ? Tu as eu, ce jour-là, fort à faire... »

Le bourreau opina de la tête en souriant, et caressa ses poignets comme si la seule évocation de ce souvenir suffisait à rendre à ses mains la fatigue qu'il avait éprouvée à couper tant de têtes ce jour-là.

« — A propos de cette affaire, reprit le roi, mes ennemis racontent que sur le lieu du supplice, un saule pleureur a poussé, ô prodige, dans la nuit qui a suivi l'exécution — et mon couronnement. Méchamment ils ajoutent que cet arbre ridicule a ton air penché. Commune mesure de la gloire ! Par toi, j'ai

pu faire le bien ; par toi, à travers toi, j'ai respecté la vieille politique de mes pères. Et celà pour arriver à quoi ? Il me semble que je suis moins roi que l'homme qui traverse la place du Palais à cette minute. Moins roi parce que je ne suis pas sûr de grand' chose. N'est-ce pas qu'un monarque doit avoir toute certitude en lui, que son arme la mieux trempée, c'est la conscience de son utilité ? Tu ne réponds pas ?... Au fait, tu as raison... Tu n'as pas, dans ton cœur, plus de vérité qu'il y en a dans ma science, dans mon génie politique. De plus, tu biaiseras, courtisan ; tu me diras que mon peuple m'aime, ce qui est vrai, mais ne m'assure par contre moi-même, ni contre le jugement des futurs historiens, des scribes imbéciles, qui ne m'auront pas connu.. Toi aussi, on t'aime, on t'admire comme mon reflet. Nous sommes associés, plus collés l'un à l'autre que le profil de la reine et le mien sur les pièces de monnaie. Figure-toi une échelle dont j'occuperais le dernier barreau, celui qui est de plain-pied avec le ciel : tu es monté si près de moi que la dignité t'interdit de redescendre à reculons... »

A cet endroit de son discours, le roi s'arrêta pour reprendre haleine. Il garda le silence un petit instant, s'avança vers un des portraits qu'il contempla d'un air de défi. Le bourreau le regardait avec inquiétude : c'était la première fois que son maître daignait lui adresser la parole si longuement. Sans doute, en public, il ne manquait jamais de lui sourire, de lui envoyer un salut amical assez marqué pour que les seigneurs de la cour en prissent de l'ombrage ; mais le bourreau savait bien, lui, que c'était là geste de théâtre, mûrement réfléchi. Dans le privé, le roi était cassant, discourtois ; il ordonnait la mort d'un signe de tête, et ne signifiait jamais le supplice de son choix autrement que par des mouvements de la main : quand il serrait les doigts, c'était le garrot, la décollation quand il lançait sa main horizontalement de gauche à droite ; la pendaison, quand il la levait par à-coups comme pour tirer sur une corde. Que voulaient donc dire ces confidences interminables, tandis que, dans l'antichambre attendaient d'importants ambassadeurs d'Orient, porteurs de mystérieux présents ? Mais, déjà le roi reprenait, abandonnant brusquement le tutoiement :

« — Approchez-vous, que je vous regarde... Oui, c'est vrai, vous avez vieilli. Certes, vous donnez encore l'apparence de la force. Mais, pour qui vous connaît bien, il apparaît déjà que, sur votre visage, dans vos yeux, un travail souterrain est en train de s'accomplir. Le temps vous mine invisiblement. Les jours paraissent vous piétiner sans danger, sans dommage, comme passent des hommes au-dessus d'une galerie secrètement creusée. Puis, un jour, un écroulement se produit — une catastrophe. Une fois de plus, on parle de la fatalité. Or, rien n'est inattendu, le destin n'est jamais qu'un manque à prévoir... Demain, dans une semaine, dans un an, vous irez à votre travail comme un lutteur harassé... On m'avait prévenu, par bonheur. Oui, monsieur, mes ministres m'ont rapporté que vous vous cassiez. Ils savent l'importance que j'attache à tout ce qui concerne mon droit de mort, ce droit qui est ma raison royale. Cette révélation, — qui ferait peut-être sourire le gazetier narquois qui encombre les règnes et les monarchies sans autre occupation que de critiquer — mais que je tiens, moi, pour sensationnelle, m'a été faite au conseil de ce matin. Sans doute, bien d'autres nouvelles eussent dû m'occuper davantage. Il n'y a jamais eu autant de faits-divers, de corsaires signalés à l'entrée de mes ports, de loups rôdant autour de mes villes, d'aigles enlevant des enfants de grande famille, de crimes passionnels, d'intendants prévaricateurs (à ce propos j'ai mis à prix la tête du gouverneur des Provinces Occidentales, qui a osé s'offrir douze chevaux bais alors que je n'en possède que six), autant d'illuminés qui prêchent des fois subversives, autant de princes avides de révoltes, de princesses scandaleuses ! Et, cependant, rien ne pouvait me causer plus de peine que ce qu'on m'a dit de vous... Ainsi, aux fêtes de la reine, vous avez essayé de ne pas danser ? Ne niez pas ; j'ai dix témoins. Et ne m'accusez pas de puérilité : les plus grands événements n'ont pas de causes moins vaines, quand ils tiennent à la longueur du nez d'une reine, ou à la soif d'un chef de horde. Il ne s'agit pas non plus de se plaindre de la cour, où vous êtes, il me semble, plus honoré qu'un duc ; il n'est pas question d'intrigues : personne ne m'a demandé votre place. En plein bal, en pleine lumière, à voix haute, vous avez pris prétexte de votre fatigue, vous

avez invoqué l'avis de vos médecins. Oui, vos médecins ! Comme celà pourrait être comique : un bourreau qui a besoin de remèdes ! Mais je ne suis pas d'humeur à plaisanter... Pour vous décider à entrer dans le quadrille, il a fallu l'ordre impérieux de mon chambellan. Hélas, pourquoi le ciel a-t-il permis que vous ne vous entêtiez pas dans votre refus ? A toute la cour, aux ambassadeurs qui riaient sous cape et à la foule qui regardait par les fenêtres et que l'étiquette, malheureusement, ne peut empêcher de rire quand elle en a envie, vous avez offert le lamentable spectacle de votre déchéance. Le souffle vous manquait, vos regards étaient égarés, vos mains tremblaient, et, par votre maladresse, vous troubliez l'ordonnance des figures de danse. Je rougis pour vous de cette honte qui risque de m'atteindre par contre-coup. La force d'une nation se mesure à son ardeur au plaisir — aux plaisirs forts, s'entend, aux manifestations corporelles qui fouettent le sang. C'est pour combattre les malheurs du rêve que je déclare la guerre à mes voisins dès que je sens que mon peuple se laisse aller aux sentiments, qu'il s'enfonce dans une paix physique où l'esprit libéré joue trop aisément son mauvais rôle de perpétuel questionneur. J'aimais, sans paradoxe, l'élégance que vous manifestiez dans l'exercice d'une profession où, à première vue, on la jugerait inutile : le vulgaire ne comprend pas toujours que la mort, pour servir d'exemple aux vivants, s'ordonne comme un spectacle où chaque détail est de première nécessité. Mais laissons cela. La raison d'Etat me force à élever le débat. Il m'importe peu, après tout, que mes gardes aient plus de deux mètres de taille, que les roitelets d'alentour m'envoient des vierges et des tasses d'or, que mes astronomes annoncent que j'ai mon étoile dans le ciel, énorme parmi les astres minuscules de la nuit. Voilà des matériaux bien fragiles pour élever le monument de ma mémoire. On ne bâtit dans la durée qu'avec la force. Ma tombe refermée, je demeurerai si mon nom, mon seul nom, peut encore faire baisser les têtes, troubler les plus innocents sommeils. C'est donc vous, avant tous, qui êtes moi, puisque vous êtes cette force. Je ne peux souffrir que vous vous voûtiez comme les autres hommes. Votre déchéance officielle serait le commencement de la mienne, dans l'esprit du peuple. Pendre et régner : nous

allions ensemble. C'est cela que vous auriez dû comprendre. Que n'avez-vous consulté des savants, bu des eaux miraculeuses. Durer, monsieur, il fallait durer... Retirez-vous, votre vue me fait horreur et m'affaiblit. Vous me forcez à penser que je disparaîtrai un jour, et peut-être avant que ma puissance soit établie par delà le royaume des morts. Vous ébranlez mon système. Chacune de vos rides va trouver sa place sur mes joues. Et je vais m'essouffler comme vous, et décroître dans le temps, comme vous. En somme, vous avez commis un crime de lèse-majesté... Retirez-vous, vous dis-je. Rentrez chez vous, et n'en sortez plus : ne vous montrez plus à personne ; ainsi vous serez parti à temps, avant la fin de la fête. Derrière de hauts murs, cultivez votre jardin. Dorénavant, vous n'aurez plus que des fleurs à couper ».

Le bourreau s'inclina et sortit, pour la dernière fois, par la porte dérobée, privilège qu'il ne partageait qu'avec les favorites et le trésorier des fonds secrets.

*
* *

Comme, pour regagner sa demeure, il traversait la place du Palais, un mendiant, sortant d'un coin sombre, s'approcha et lui décocha, comme un trait, un air de guitare, un air bref, et métallique, et déchirant, qui le pénétra douloureusement. Décidément, le sort l'accablait ce jour-là.

— Oiseau de mauvaise augure, pensa-t-il.

Ce pays n'ayant jamais toléré ni les inutiles, ni les infirmes, ni les affamés — marques de la faiblesse d'un état — la rencontre d'un tel élément dissolvant avait de quoi bouleverser.

Comment ce misérable avait-il pu s'avancer jusqu'au porche royal ? Pourtant, la police, active et acquise à la plus rigoureuse raison, recherchait et repoussait hors des frontières les professionnels du rêve et ceux de la révolte, les mauvais garçons aux traits creusés par la misère. La pauvreté est un fâcheux exemple pour un peuple qui sert non l'amour, non la beauté. mais l'orgueil. Le bourreau songeait à tout celà, et il levait la tête, comme pour y trouver secours, vers les hauts temples qui jalonnaient sa route. Temples où l'on honorait qu'un dieu : l'homme, temples vides

d'attributs religieux et d'adorations abstraites, placés à tous les carrefours, avec tout le luxe désirable, destinés seulement à fêter la créature humaine, ce parfait moteur qui peut vibrer sans un courant tombé du ciel par hasard. C'était dans ces vastes salles nues que les plus jeunes, les plus forts de la nation, prêtres médiocres sur le chapitre de la théologie, démontraient par des exercices sportifs l'inanité de l'inquiétude métaphysique, sauvaient leur prochain des pires maladies morales, des pires sensibleries.

Heureux pays ! On n'y apprenait pas aux enfants à balayer, vers le matin, le visage dans la poussière, ni à respecter la souffrance, ni à soutenir le faible. On aurait ri si un père avait osé imposer à son fils un enseignement quelconque du cœur. On aurait ri — ou crié au scandale.

Ce peuple était bien policé. Il ne rêvait pas, il ne chantait pas. Le dimanche, il ne s'attendrissait pas le long des fleuves. La richesses éclatait partout, car il s'agissait d'éblouir l'étranger. C'était un peuple fort qui condamnait les voyages d'agrément, qui n'était pas corrompu par les livres, par les ligues pacifistes. Il ne connaissait jamais de ces famines monstres pour manuel d'histoire à l'usage des écoles primaires où l'on voit des hommes en haillons se disputer l'herbe qui pousse entre les pavés des rues. De septembre à juillet, la terre lui brassait, mystérieusement, d'éclatantes récoltes. Les montagnes, à temps voulu, s'ouvraient pour offrir l'or et le fer. Et tandis, qu'ailleurs, en d'autres contrées moins favorisées, la nuit engendrait des terreurs, des âmes faméliques, des fantômes déraisonnables — ici, dans cette ville, le sommeil chaque soir, comme un grand ouragan, couchait d'un seul bloc les hommes contre leur néant, dans un repos béat où les anges-gardiens ne pouvaient trouver leur compte.

Le bourreau songeait, songeait. Bien que sourdement inquiet, il se complaisait à admirer un si bel équilibre. Et lui-même, n'était-il pas, après le roi, l'être le plus considéré du pays ? Les bourgeois lui savaient gré de les débarrasser des seigneurs pleins de morgue qui passent à cheval dans les rues et, par jeu, poussent leurs montures à piétiner les étalages, tandis que, secrètement, les nobles le remerciaient d'arracher de leurs antichambres — et de définitive façon, — les marchands criards chez qui ils avaient des dettes.

La justice était sévère ; mais qui eût songé à s'en plaindre, parmi ces citoyens attachés à la défense de leurs richesses ? Il y avait au moins deux exécutions capitales par mois, car le moindre délit faisait encourir la peine de mort. Ces jours-là étaient fastes. On portait le bourreau en triomphe : il souriait comme un bel acteur acclamé après l'heureux dénouement.

« Sans doute, pensait-il, demain, je serai remplacé. Mais, après tout, le roi a raison : il vaut mieux disparaître de la fête avant que la terrible lumière de l'aube n'accuse la fatigue d'un visage las d'avoir trop souri... Je ne me sens point d'amertume. Léger comme une idée, je me prolonge dans le bourreau de demain, dans un autre homme à la main plus ferme. Tout continue. Mes poumons se suffisent de cet air idéal de l'exemple et du souvenir que la mort ne doit pas empêcher de goûter... »

Mais, à ce moment, il entendit encore tout près de lui l'air de guitare qui l'avait, comme une arme, attaqué bientôt. Il se retourna et s'aperçut que le mendiant l'avait suivi, — marchant dans son ombre, silencieusement. Ils s'affrontèrent du regard... L'inconnu avait un visage très doux, étonnamment pâle, un air d'extrême noblesse que la misère de ses vêtements (il y a un art, sans doute, jusque dans la pauvreté) ne démentait pas.

— Que me veux-tu ? demanda le bourreau.

Et, très vite, il ajouta :

— Si j'appelais la police...

L'autre sourit, et ouvrit ses mains vides sans répondre.

— Que me veux-tu, que me veux-tu, je suis pressé...

Ce ne fut qu'après un long moment de silence que le mendiant se décida à parler :

— Pressé ? C'est à voir : on n'est pressé que si l'on cherche la vérité, ce qui ne paraît pas être ton cas, bourreau. Ce que je veux ? T'éclairer, simplement t'éclairer, te délivrer un moment de cette rigueur, de cette raison qui obscurcit ton intelligence. Te donner le sens des nuances. Depuis que tu es le valet de la mort, celui qui, par devoir et sans craindre aucune mystérieuse représaille, brise le miroir placé entre l'œil et l'objet, tu t'es condamné à ne plus rien entendre du chant de la vie. Tu es devenu un homme aux idées nettes, volontiers simplistes, qui voit le noir

et blanc, mais jamais le gris. La vraie justice, comprends-moi, c'est peut-être la couleur intermédiaire...' Tu m'appelles la révolte, n'est-ce pas ? Voilà encore un défaut de nuances ! Je suis la liberté. C'est très différent. Je viens dans ta ville, non pour mendier, mais au contraire pour faire la charité, pour répandre les aumônes. Dès demain, je commencerai ma besogne. Par les plus faibles : les femmes et mes enfants. Pour les femmes, j'évoquerai les héros, les sentimentaux, les téméraires, les chercheurs de talisman, aux femmes je dirai qu'il existe la langueur, le printemps, les longues stations au bord des lacs, le goût du sacrifice, et le goût du malheur — eh ! oui, opiniâtre bourreau, le goût du malheur. Aux enfants, je raconterai mes voyages, je les ferai aborder à ces terres de la faim et de la soif, où l'homme n'a pour défense que sa nature, pour promesse que la nature. Toutes ces âmes, je les ferai monter comme du levain. Et bientôt les hommes seront gagnés. Ils goûteront d'abord sur les lèvres de leurs femmes un parfum nouveau, plus chaud, plus attirant. Dans les chansons de leurs enfants, ils entendront des mots inconnus. Lentement leur sommeil sera troublé. Et il arrivera même qu'au milieu du jour, sans savoir pourquoi, ils commenceront à suivre le vol des oiseaux, et à désirer cette fuite triangulaire, détestant enfin leur pesanteur... N'invoque pas tes policiers. Je suis prudent. J'ai le temps. Je sais attendre. Et je peux changer de visage... Demain, je serai peut-être en toi-même, et tu ne me verras pas... »

Comme il n'entendait plus rien, le bourreau chercha autour de lui et s'aperçut que l'étrange interlocuteur avait disparu. Alors il voulut rire. Mais son rire manquait de franchise. Est-ce que déjà ?... Une grande tristesse l'envahit. Ce jour lui portait à la fois la fin de sa fortune et la faillite de ses principes. Etait-il le dernier représentant d'un monde dont l'aveuglement sanglant faisait l'innocence ? La mort est plus facile à donner que le rêve. Les temps difficiles venaient sans doute de commencer. Le mendiant n'était pas une création de l'esprit. Le mendiant existait, marchait à travers la ville, regardait les vivants, se faisait plaindre et admirer. Qu'allait-il advenir de ce peuple — sans doute pas plus protégé que les autres — au milieu duquel, comme un ver dans un fruit, la

misère pouvait tracer son chemin ? Le bourreau songea avec amertume que quarante années de bonne besogne, des longueurs incommensurables de corde tressée et des centaines de têtes tranchées n'avaient servi à rien.

Et, le soir même, il se pendit.

René LAPORTE.

Les Enfants du Soldat Inconnu

(FRAGMENTS)

Théodor Fanta, le jeune auteur allemand que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, est né en 1904 *à Teplitz-Schoenau. Rédacteur et collaborateur aux plus grands journaux de Berlin, photographe de talent, il se désintéresse de plus en plus du journalisme et devient auteur dramatique. En* 1932 *il a terminé sa pièce « La dernière puce » (« Der letzte Floh ») où il traite de la question raciale; cette satire violente fut interdite en Allemagne. Depuis l'arrivée au pouvoir de Hitler, Fanta vit en exil, à Prague d'abord, maintenant à Paris. Nous donnons ci-dessous quelques fragments de sa dernière pièce « Les enfants du soldat inconnu » qui a pour sous-titre « Trois chapitres de l'histoire de la jeunesse hitlérienne ». La pièce sera jouée, prochainement, à Paris par le groupe « Demain ».*

E. E. N.

LE JEU

La cour d'une école communale pendant une récréation. Les garçons s'entraînent à la course de fond. Dans un coin sur un banc Fritz et Karl.

FRITZ (12 *ans*). — Pourquoi n'y vas-tu pas ?
KARL (12 *ans*). — Ta gueule.
FRITZ. — Qu'est-ce qui se passe ?
KARL. — Je ne peux pas.
FRITZ. — Malade ?
KARL. — Non.
FRITZ. — Si seulement il n'y avait rien d'autre !
KARL. — As-tu encore quelque chose ?
FRITZ. — Non.
KARL. — Cela donne de l'appétit.

FRITZ. — Regarde un peu comme ils se donnent de l'appétit.

KARL. — Oui. A propos, comment va ton père ?

FRITZ. — Nous ne savons rien.

KARL. — Mon père fait dire à ta mère de passer à la maison ce soir, si elle a un moment.

FRITZ. — Entendu. Vous savez quelque chose ?

KARL. — Mon père a dit... Et puis on ne sait rien.

FRITZ (*dont la curiosité est éveillée*). — Quoi donc?

KARL. — Ah...

FRITZ. — Sors-le.

KARL. — Tu sais...

FRITZ. — Qu'est-ce qu'il y a ? Au Columbia Haus ?

KARL (*gêné*). — Non.

FRITZ (*joyeux*). — En prison ? Eh ! bien parle donc, parle donc !

KARL. — Mon père dit...

FRITZ. — Je t'en prie, dis-le moi.

KARL (*après un long moment de réflexion*). — Oui.

FRITZ (*sursaute*). — Ma mère, ô ma mère !

KARL. — Il faut que ta mère passe chez nous ce soir...

(*Fritz pleure*)

KARL. — Mon père lui expliquera.

FRITZ (*crie*). — Chiens !

KARL. — Tais-toi.

FRITZ. — Ils l'ont descendu ?

KARL. — Il ne faut pas que tu le dises à ta mère !

FRITZ (*va vers le professeur*)

KARL (*veut le retenir*). — Reste tranquille.

FRITZ (*s'inclinant*). — Monsieur le professeur, s'il vous plaît....

Le professeur ignore ce salut et continue à se promener

FRITZ (*lève un bras tremblant et fait timidement le salut hitlérien*). — Heil Hitler ! Monsieur le professeur !

LE PROFESSEUR (*s'arrêtant*). — Heil Hitler ! qu'est-ce qui se passe ?

FRITZ (*criant*). — Heil Hitler ! Monsieur le professeur !

KARL (*expliquant*). — Son père est mort.

FRITZ (*pleurant et criant*). — Heil Hitler ! Monsieur.

LE PROFESSEUR (*hurlant aux curieux qui s'approchent*). — Continuez à jouer.

KARL (*expliquant*). — Son père n'est plus en vie.

FRITZ (*criant*). — Heil Hitler ! Heil Hitler ! Heil Hitler !

Le professeur fermant la bouche de Fritz l'entraîne.

FRITZ (*s'échappe et hurle*). — Maman, Maman !

KARL (*s'adressant aux enfants étonnés et imitant la voix du professeur*). — Qu'est-ce qu'il y a ? Continuez à jouer.

(*Les enfants s'éloignent en courant et tournent en rond au pas gymnastique*).

Le professeur revient et se dirige vers Karl qui est resté au milieu de la cour. Le professeur examine Karl.

(*Karl fait claquer ses talons*)

LE PROFESSEUR (*avec un signe de tête*). — J'aurais dû y penser. (*Montrant les enfants qui courent*) Jouez avec eux.

KARL. — Je ne peux pas.

LE PROFESSEUR (*avec curiosité*). — Comment cela ?

KARL. — J'ai faim.

LE PROFESSEUR (*soulagé*). — Viens je vais te donner des bons de nourriture.

(*Karl fait claquer ses talons*)

(*Le Professeur et Karl traversent la cour*).

LE PROFESSEUR. — Fritz est ton ami ?

KARL. — Oui.

LE PROFESSEUR. — Et son père ?

KARL. — Son père ? Mais il n'est plus en vie.

LE PROFESSEUR. — Oui, mais il était un ami de ton père n'est-ce pas ?

(*Karl s'arrêtant fait claquer ses talons*).

LE PROFESSEUR. — Qu'y a-t-il encore ?

KARL. — Je voudrais m'amuser aussi. Ils font de la course.

LE PROFESSEUR. — Et les bons de nourriture ?

KARL. — Je n'ai plus faim.

LE PROFESSEUR. — Quoi ?

KARL. — Je n'ai plus faim.

LE PROFESSEUR (*fait demi-tour et laisse Karl*). — Je croyais que tu avais faim.

(*Karl rejoint les autres garçons et se met à courir avec eux*).

La cloche sonne. Les élèves se mettent en rang. Commandement du professeur. Appel. Puis en marche.

ERIC (*marchant à côté de Karl*). — Tu as faim ?

KARL. — Ta gueule je n'ai pas faim. Il voulait me cuisiner.

ERIC. — Tiens voilà.

KARL (*prenant les tartines de pain*). — C'est pour Fritz. Tu feras la quête plus tard. Sa mère habite...

ERIC. — Je sais, je sais.

(*Les élèves entrent en classe*)

LE FILS DU SOLDAT INCONNU ATTEND

Une rue dans un faubourg.

ERICH. — Combien ?

KARL. — Vingt-deux marks soixante-dix. A propos combien coûte un cercueil ?

ERICH. — Je ne sais pas.

(*Ils s'arrêtent tout à coup et se regardent épouvantés*).

KARL. — Oui.

ERICH. — Oui. Je l'avais aussi oublié.

(*Ils s'éloignent*).

ERICH. — Cela sera-t-il livré gratuitement ?

KARL (*fort*). — Comment pourrais-je le savoir ?

ERICH. — On peut voir à travers une petite fenêtre : le mort se tient debout puis il se décompose. La chaleur...

KARL (*qui s'est arrêté devant une parfumerie*). — Regarde donc cette boîte à poudre.

ERICH. — Jolie.

KARL. — Du cristal vert.

ERICH. — Et taillé.

KARL. — Au fond en quoi est-ce donc fait une urne?

ERICH. — Viens, Fritz attends.

(*Ils s'éloignent*).

KARL. — As-tu vu la grosse houppette ?

ERICH. — Et ?

KARL. — Le mort se tient debout, as-tu dit ?

ERICH. — Oui et alors ?

KARL (*rit*). — Rien.

ERICH. — Ah ! tu penses aux types qui se fardent ? et aux cendres ?

KARL. — Tu parles d'une poudre pour un chef de SA.

ERICH. — Tu es un peu timbré aujourd'hui.

KARL. — Et que fera la mère de Fritz avec les vingt-deux marks ?

ERICH. — Vingt-deux marks, c'est beaucoup d'argent !

KARL. — Oui.

ERICH. — Fritz l'attend.

KARL (*indigné*). — On peut aller chercher au commissariat de police. Qu'est-ce qu'en fera la mère de Fritz ?

ERICH (*intéressé*). — Que peut coûter une boîte à poudre comme celle-là ?

KARL. — Mais c'est l'Etat qui paye l'urne.

ERICH. — C'est vrai.

KARL. — Tu n'as pas peur de la mère de Fritz ?

ERICH. — Est-ce qu'elle va pleurer ?

KARL. — Je ne sais pas.

ERICH. — Elle remerciera pour les vingt-deux marks.

KARL (*sortant l'argent de sa poche*). — Tiens, voilà je n'y vais pas.

ERICH (*ne veut pas prendre l'argent*).

KARL (*fourre l'argent dans la poche de la veste d'Erich*). — Je n'y vais pas. Non. Arrange-toi.

(*Karl s'enfuit en courant*).

ERICH (*les larmes aux yeux appelant*). — Karl ! Karl ! (*et comme Karl ne revient pas*) Lâche ! Fritz attend l'argent !

LA FEMME DU SOLDAT INCONNU

(*Un logement ouvrier*)

FRITZ (*dans la porte*). — Viens donc, tu peux me croire, ça ne fait rien, elle n'entend rien.

KARL (*intimidé*). — Ça va la déranger.

FRITZ (*énervé*). — Je ne te comprends pas (*il s'approche de sa mère qui est assise dans un coin — doucement à Karl*) Tu ne vois donc pas, (*criant*) ça ne la dérange pas !

KARL (*troublé*). — Oui.

FRITZ (*souriant*). — Elle n'est pas sourde (*il touche l'épaule de sa mère — doucement*) Mère ?

FRAU KUHNE (*automatiquement*). — Oui mon petit ?

FRIZ (*doucement*). — Karl est là.

FRAU KUHNE. — Karl ?

FRITZ (*plus fort*). — C'est lui qui n'a pas osé nous apporter l'argent.

FRAU KUHNE (*riant*). — Ah oui, Karl, bonjour Karl.

KARL. — Bonjour, Frau Kuhne. Comment allez-vous ?

(*Silence*)

FRITZ (*s'asseyant*). — As-tu une sèche ?

KARL (*s'asseyant en face de Fritz lui donne une cigarette*). — Mais elle ne m'a pas répondu.

FRITZ. — Non. Tu ne fais pas une partie d'échec ?

KARL. — Oui. Alors, (*montrant la mère*) elle est adventiste ?

FRITZ (*va chercher l'échiquier et les pions — pendant qu'il dispose les pions*) J' te donne les Blancs ?

KARL. — Bien.

FRITZ (*qui a arrangé ses pions*). — Elle a été expulsée des Adventistes. Tu sais bien. Père a trahi l'Allemagne. Allons-y !

KARL (*pousse un pion*).

FRITZ. — Pourquoi si timidement ?

(*Les deux garçons s'absorbent dans leur jeu*)

FRAU KUHNE (*chante*).

Au ciel il était une étoile
Etoile au doux rayonnement.
Quand de la nuit tombaient les voiles
J'aimais voir son éclat charmant.

Je savais trouver dans l'espace
Le coin du ciel qui l'abritait.
Au soir, je venais sur la place
Et longuement la contemplais.

L'étoile, hélas, a disparu.
Voici la nuit froide et limpide.
Jamais je ne la verrai plus,
Le ciel est noir, mon cœur est vide.

KARL (*qui s'est levé pendant que Frau Kuhne chantait, s'approchant de celle qui rêve*). — Oh Frau Kuhne, comme vous chantez bien !

FRITZ (*fâché*). — Ne dis pas continuellement, Frau Kuhne, Frau Kuhne, c'est pour cela qu'elle ne répond pas.

KARL. — Comment dire alors ?

FRITZ. — Idiot, viens jouer (*doucement, à sa mère*) Maman, s'il te plait (*fort*) Karl est là.

FRAU KUHNE (*faisant un signe à son fils*). — Oui ! (*riant*) Karl, qui n'osait pas nous apporter l'argent. Bonjour, Karl.

KARL (*bredouillant*). — Bonjour, Frau, Frau...

FRAU KUHNE (*souriant*). — C'est cela. Voilà comment je m'appelle. Il est si difficile de prononcer le nom, et en plus, cela me fait toujours mal de le prononcer. Que faites-vous donc ?

FRITZ. — Nous jouons aux échecs, mère.

FRAU KUHNE. — Je me sens si bien, Karl. Nous chantions cette chanson à l'école, et quand je chante, je n'entends pas les coups de fouet.

KARL (*voulant la calmer*). — Madame Kuhne !

FRAU KUHNE (*criant*). — Je m'appelle Frau vous-pouvez - aller - chercher - les-cendres-de-votre-mari-au-commissariat-de-police. (*Doucement*) Quand je chante la deuxième strophe, les coups de fouet se font plus faibles, oh, les fouets tombent de leurs mains. (*Hurlant*) Des mains ordinaires avec cinq doigts, toujours cinq doigts. Je vais les compter pour toi, le pouce, l'index, le médium, l'annulaire et le petit doigt. Que de petits doigts il y a sur terre. Ils viennent chacun vers moi, s'inclinent et me demandent pardon. Les petits doigts n'ont pas frappé, mais ils ont tenu les fouets (*riant*) les petits doigts (*sérieuse*) je pardonnerais bien aux petits doigts, mais jamais aux pouces, jamais aux index. (*Se laissant aller en arrière*) Des petits doigts tout comme les autres.

KARL (*épouvanté*). — Mais Frau... Frau...

FRAU KUHNE (*vite*). — ... Vous-pouvez-aller-chercher-les - cendres - de-votre-mari-au-commissariat-de-police. Et le coq a chanté cinq fois, la coquille a éclaté en deux morceaux, un des morceaux s'est divisé en beaucoup de pays et de tous ces morceaux de pays, il y en a un qui a roulé encore plus loin que les autres, encore plus loin que les autres et le coq a chanté et appelé ce morceau l'Allemagne. Le coq affamé.

FRITZ (*souriant*). — Mère, c'est Karl, voyons, nous voulions jouer aux échecs.

FRAU KUHNE. — Alors les petits poussins se sont mis à voleter et à picorer; la poule caquetait, courait et levait en l'air ses courtes ailes, laissa tomber de

ses ailes les poussins sur ce morceau de coquille qui était un désert aride. Alors les poussins se mirent à picoter, à gazouiller, ils étendirent leurs ailes et s'enfuirent effrayés vers leur mère, ils se mirent à rire et s'installèrent sur son cou dodu. Ils lui ont arraché ses gros yeux, se sont laissés tomber et ont bâti le Reich.

Aveugle, la poule vole à travers la pièce et un éclat de rire s'élève et tombe comme une pioche... (*angoissée*) Fritz, Fritz, quelle heure est-il ?

FRITZ (*sérieux*). — Non, mère, la pendule est arrêtée, je ne l'ai pas remontée, tu peux me croire, je ne la touche pas. (*Après un silence, s'adressant à Karl*) Allons, c'est à toi de jouer. J'ai avancé le cavalier.

(*Les deux garçons se rassoient et jouent; alors Karl interroge à voix basse*).

KÁRL. — Dis donc, Fritz, ta mère n'est pas folle ?

FRITZ (*énervé, tout en jouant*). — Non, ma mère a peur de parler « Et puis, vous tiendrez votre langue », voilà ce qu'on lui a dit au commissariat.

KARL (*épouvanté*). — Il y a de quoi devenir fou.

FRAU KUHNE (*redevenue une jeune fille, son rire sonne clair et insouciant, le rire s'arrête, son corps se crispe, se tord comme sous des coups de fouet, mais Frau Kuhne rit toujours*) :

— Il faudra quand même se venger.

Théodor FANTA.
(Traduit par M. Tony Mayer).

Chroniques

CARL VON OSSIETZKY, PRIX NOBEL

La paix a gagné une grande bataille. Elle a reconnu un de ses serviteurs les plus fidèles. Malgré les pressions plus ou moins avouées qu'on a voulu faire peser sur sa décision, malgré les manœuvres d'intimidation qu'on a tentées en dernière minute, le comité Nobel pour la paix a attribué son prix pour l'année 1935 au grand pacifiste allemand Carl von Ossietzky. En honorant ce martyr qui, pendant plus de trois ans, a été traîné de prison en prison par les hitlériens, le jury norvégien s'est honoré lui-même. Par sa voix, la conscience humaine a parlé, nettement, simplement; elle a témoigné en faveur de ceux qui souffrent pour la paix, elle s'est révoltée contre les ennemis de la paix. Depuis longtemps, l'attribution de la plus grande récompense dont dispose l'humanité — malade de la guerre comme jamais, — n'a pas eu une importance politique et une signification morale aussi profondes. Le choix des hommes du Shorting norvégien nous remplit de joie et d'espoir; à un moment où la peur et la résignation, ces deux forces qui préparent les guerres ont envahi tant d'âmes, et où nous assistons au triste spectacle d'une humanité épouvantée qui s'abandonne devant les forces du Mal déchaînées, il importe de souligner toute la grandeur d'une telle manifestation pour la paix.

Si nous n'étions pas prévenus par un ensemble de gestes significatifs, nous serions encore plus étonnés, et plus ahuris, devant ce spectacle que nous offre maintenant un état « totalitaire », il est vrai, et fasciste, ce qui est tout dire, qui crie son indignation parce que la plus haute dignité: celle d'avoir bien mérité de la paix, est décerné à un de ses citoyens, et qui se déclare être « offensé » par la décision du comité Nobel. Ou nous ne comprenons plus, ou l'aveu est terrible...

Qui donc est ce « traitre notoire », — c'est comme tel que l'a qualifié le communiqué officiel allemand quand la nouvelle de l'attribution du prix fut connue à Berlin — Carl von Ossietzky? C'est un noble ; non seulement son nom, plus encore son atti-

tude, et son martyre, nous l'indiquent. Il n'est ni juif, ni marxiste, ce qui déconcerte et ce qui fait enrager encore davantage ses adversaires. C'est un homme qui a l'habitude de payer de sa personne, de sa liberté, ses opinions. Ancien combattant qui a fait son devoir dans les premières tranchées au front ouest pendant la guerre. Ancien combattant de la paix, fidèle combattant de la paix depuis, de la paix qu'il a servie dès la fin des hostilités. Seul devant ses ennemis — ils étaient toujours, et non seulement depuis Hitler, légion, — il combattit, pour sa cause contre le chauvinisme, comme rédacteur en chef de la revue pacifiste et républicaine « Die Weltbuehne ». Il combattit contre le réarmement secret, la Sainte Vehme de la Reichswehr noire, le nazisme naissant. Persuadé qu'il importait de combattre tous les nationalismes en commençant par celui de son pays, il fut l'accusateur le plus dangereux, et le plus redouté pour les junkers prussiens qui préparaient patiemment la revanche et qui misaient sur la carte d'une nouvelle guerre européenne pour échapper à ce qu'ils pensaient être le « péril » d'une révolution sociale, laquelle aurait mis un terme à leurs étranges privilèges. Encore sous la République de Weimar, c'est-à-dire sous le régime quasi autoritaire de Hindenburg qui n'interprêta pas toujours à la lettre les articles de la constitution à laquelle il avait prêté serment, Ossietzky se vit condamné pour haute trahison. Il aurait pu s'enfuir, alors, à l'exemple — nullement répréhensible — de l'auteur de l'article incriminé, pour lequel la condamnation fut prononcée, le journaliste Jacob qui a fait beaucoup parler de lui à cause de son enlèvement par les nazis; il refusa et accepta de souffrir pour sa cause. Tout ce qui comptait dans les lettres allemandes l'accompagna alors jusqu'à la porte de la prison qui se referma derrière lui. Libéré par l'amnistie générale de Noël 1932, il jouissait encore de deux mois de liberté, pendant lesquels il se dressa avec toute son énergie et sa clairvoyance contre la dictature hitlérienne qui commençait pour être de nouveau emprisonné au lendemain de l'incendie du Reichstag. Averti, pressé, imploré par ses amis qui pressentirent le sort qui l'attendait, il refusa encore une fois de partir, affirmant que sa place était la même que celle de tous les prisonniers politiques des nazis.

On l'a libéré quelques jours avant la décision du jury norvégien. Sous l'influence de la campagne universelle menée en sa faveur, il était impossible de faire autrement. Ossietzky se trouve toujours en Allemagne, dans un hôpital. Des nouvelles qui nous parviennent, nous apprennent qu'il est gravement malade. Si l'on sait ce qui se passe dans les camps de concentration et dans les prisons racistes, on a, hélas! toutes les raisons de croire que ces communications soient véridiques.

Laissera-t-on partir ce héros de la paix, ce noble serviteur d'une grande cause ? Aura-t-il la possibilité de faire, en Scandinavie, le discours habituel des lauréats du prix Nobel ? Trouvera-t-il, avec sa liberté, les moyens de continuer la lutte ? Ces questions tourmentent tous ceux qui veulent la paix et aiment avec elle toutes les causes généreuses de l'humanité. C'est avec angoisse que nos regards se dirigent vers Berlin, vers cette chambre de malade où un homme courageux continue à réagir contre son mal et le mal de l'humanité. Nous espérons qu'il sera bientôt parmi nous, et que nous pourrons nous préparer avec le monde civilisé, à lui faire l'accueil fraternel qu'il mérite, à le fêter comme il convient, c'est-à-dire, en ne désarmant pas devant le fléau qui voudrait s'abattre sur nous, devant la guerre que d'aucuns, criminellement, croient « fatale ».

Ernst Erich NOTH.

ESSAI D'UNE POSITION NOUVELLE DE LA METAPHYSIQUE

Que si l'homme s'avisait, par une investigation patiente de son esprit, de réunir au rythme même de l'intensité psychologique tous les éléments épars de sa vie confuse, il ne constaterait encore que ce qui lui manque et n'aurait une claire conscience que de sa faiblesse. Que si, par un effort que j'oserai qualifier de pur, il se permettait, considérant comme un symbole de ce qui est, la manifestation particulière d'autant d'états successifs ou juxtaposés de sa vie mentale, de se représenter lui-même comme la synthèse d'une entité niable au seul point de vue de la discrimination logique mais réelle au regard de l'absolu, il aurait fait un grand pas dans la connaissance de lui-même. Cette voie trouvée, et sans que le contrôle d'aucun critère y ait présidé, le champ des multiples et variables représentations se resserre sans cependant rien omettre et rien simplifier. Combien de penseurs, même originaux, se sont-ils seulement douté que lorsque à la suite de tous les philosophes de tous les temps qui leur ont ouvert le chemin, ils ont essayé de déterminer avec plus de rigueur la signification métaphysique de la vie humaine, ils ne faisaient en réalité que tourner en rond, ayant omis de reviser ou de simplement contrôler l'objectivité de leur point de départ ? Il ne faut pas vouloir blâmer et payer d'ingratitude. Des siècles d'obscurité ne se nient pas, mais les méconnaître dans leur effort

pour s'acheminer à la lumière est injuste. Que l'on suppose, si l'on veut, qu'en égard à la norme absolue de la durée, cette infinitésimale partie d'un effort qui n'a peut-être aucune raison de s'achever soit négligeable, elle n'en aura pas moins été un point d'une ligne dont l'absence eût constitué une regrettable rupture. *Nul ne contestera que la prétention métaphysique ne s'expliquerait pas, si, par un conformisme sans recours, elle ne pouvait s'affirmer que dans les limites étroites qu'une activité traditionnelle lui a assignées sous forme de lois immuables. Et peut-être, la seule souveraineté de l'esprit réside-t-elle dans la possibilité qu'il a de briser les chaînes qu'il s'est préparées lui-même, de s'arrêter et de repartir à intervalles insignifiants dans des directions hypothétiques nouvelles.*

Telle encore qu'aucun esprit n'ait pu l'atteindre dans sa plénitude, la réalité métaphysique se situe dans une zone de contacts qu'il importait d'abord de discerner car elle est le point d'arrêt de l'esprit. A des degrés divers, comme à des écarts sensibles, comme à des fractions de la durée, l'intersection des plans se détermine en fonction de coordonnées précises qui ne sont pas autre chose que les barêmes de mesure de la pensée concrète. Lorsqu'avec une lucidité dont il n'a pas toujours conscience l'homme s'acplique au dénombrement des qualités inhérentes à la projection inanimée de lui-même sur l'écran de matière qui forme son horizon, il croit trouver dans son acte la preuve d'un isolement qui le situerait par rapport au reste du monde, comme la certitude qu'une individualité première le distingue de tel autre aspect ou de telle autre forme de la nature vivante ou morte. En réalité, il ne fait que constater un résultat qui, en raison même de la méthode et des règles suivies prend un caractère de particularité ne correspondant plus à l'omni-stabilité de la matière. Ce n'est pas, encore que l'esprit n'établirait pas d'élémentaires distinctions à partir de cadres ou de schèmes fixés d'avance, qu'il serait apte à discerner et à mesurer la position angulaire d'un point de départ qu'il sait devoir être le seul postulat métaphysique, car les conditions d'une adaptation quelle qu'elle soit suivent des lois de contingenre renfermant la possibilité d'un choix premier. La condition essentielle et unique d'une délibération fondamentale de l'esprit délimitant le plan de cohésion et de suture des lignes de partage de la pensée, est *une attitude de disponibilité totale excluant toutes tentatives de sujétion de la part d'éléments acquis*, de caractère spatial ou autre. Renonçant pour un temps qui peut paraître illimité, mais qui est au contraire soumis à une échelle d'inamovibilité infime, à tout appareil de qualification ou de disqualification postérieur à lui-même, l'acte mental primaire devient par excellence l'ins-

trument d'une connaissance qui se défie de l'approximation comme de la ruse. *Car il serait faux de croire que la réalité métaphysique pût être le simple résultat d'une opération de l'esprit tendant vers un apercevoir idéal, une super-réalité édifiée à partir de données sensibles.* Il n'y a aucune apparence entre ces deux domaines, d'un rapport d'identité ou même de causalité qui autoriserait l'esprit à transcender l'un pour découvrir l'autre, et, quand bien même l'on justifierait en principe la possibilité d'une transmutation, celle-ci n'en demeurerait pas moins impuissante à faire sortir des qualités immanentes du domaine de l'immanence. Ce qui conduit à cette évidence, qu'en dépit des efforts tentés pour la circonscrire au nom d'un empirisme injustifiable, *la réalité métaphysique ne peut apparaître que sous le signe d'un apriorisme de base. Antérieure à toute ascèse intellectuelle, elle ne peut être susceptible d'aucune mesure de la part d'une pensée* qui, si elle s'efforçait de l'étreindre pour en faire le principe de son efficience *s'anéantirait elle-même au contact d'une limite* qu'elle n'a même pas les moyens de définir et de situer.

Il n'y a loi, et donc obligation de s'y soumettre comme impossibilité de s'y soustraire, que de l'instant même où, du fait d'un heurt consciemment ou inconsciemment manifesté, la possibilité s'identifie à la limite et le mouvement à l'arrêt. C'est pourquoi il importe moins de définir préalablement les modes suivant lesquels une telle éventualité s'affirme que de la constater et de la subir au moment même. Si, dans la plupart des cas, la conclusion compréhensive se manifeste, au point de vue métaphysique, en vertu d'un handicap qu'ayant trouvé malaisé de délimiter on n'a pas cherché à résoudre, *elle ne saurait pourtant s'autoriser de certaine obédience à telle dogmatique* en dehors de laquelle il ne fût pas donné de pouvoir connaître. En d'autres termes, et mise à part toute considération des motifs ou des éléments d'analyse car on pourrait penser que cet aspect incontestablement inapparent du problème est le fondement même de sa poursuite et la partie cruciale de son entendement, la justification de la connaissance métaphysique n'est qu'une opération mentale similaire qui peut révéler des aspects symptomatiques particuliers mais qui ne peut ni les légitimer ni les astreindre. *Quand donc se sera-t-on suffisamment pénétré de cette vérité première, qu'il ne s'agit ni d'affirmer ni de nier, pas même d'expliquer, mais d'agir, et que cet acte même, ses données, ses résultats concrètement objectivés et motivés comme des échappatoires constituent l'expression vraie et seule significative du problème métaphysique ?* A ce sommet de la pensée, toutes les expériences sont acceptables pourvu qu'elles se fassent et s'expriment indépendamment de toute loi qui prétendrait de les

diriger, de les limiter ou de les contraindre. Une géométrie de l'esprit est vaine au point de vue de la découverte que celui-ci accuse ou refuse : il n'est d'intéressant que cette accusation ou ce refus. *Persister à vouloir décrire, après l'avoir perçu comme une réalité supra-sensible, le cadre des échanges ou des conversions est une attitude dont doit se départir à tout prix le métaphysicien, qui ne saurait connaître que son effort, et les résultats, tangibles ou intangibles, qu'il permet.*

Lorsque à la suite d'une expérience qu'il s'est formée au contact de telle aspérité sensible l'homme convient qu'il s'agit alors d'orienter son ultime effort vers la connaissance de sa propre intégration, qu'il se dispense de justifier par un faux indice l'affirmation hasardeuse d'une synthèse rendant compte de l'animisme humain ! Ici, tout calcul de tendance devient une erreur et les spéculations les plus rigoureuses s'inscrivent dans les limites d'une approximation indéterminable. A qui prétendrait que seules les lois de la cosmogonie pèsent sur les déductions et les raisonnements qui établissent une révolution, il faudrait répondre que la ligne qui exprime l'équilibre transcendantal s'obtient avec des points fixes et des repères décrivant une courbe non moins parfaite et observant une régularité interne (absolue) non moins appropriée. Et, n'y aurait-il qu'une seule figure de représentation majeure des substances informes confirmées seulement par la propension nettement préhensible aux possibilités de fuite de l'esprit, celui-ci se trouverait bénéficier néanmoins — et d'une manière qui deviendrait l'expression même de la permanence et de l'indissolubilité de son cas — d'un instinct divinatoire qui ne serait pas autre chose que le principe pur d'une action initialement limitée à sa prise de conscience éventuelle, de ce mouvement interne qui, lui permettant de signifier les éléments de sa préconnaissance, spécule dans la plupart des cas en vertu de l'induction par quoi il se commet vis à vis des lois ontologiques. Or, cette étrange possibilité de voguer au rythme de l'accidentel ou de l'intermittent en raison d'une détermination que l'on ne saurait qualifier que de postiche, est aussi une possibilité d'écueil. L'idole qu'en dehors de toute adoration consciente et consentie l'esprit syncrétise au prix de réalisations ou d'objectivations plus ou moins jugulées par le sens inadéquat d'un prestige mort, n'est en rien l'image d'un concert de pensées, ou de paroles, ou de gestes mêmes. Aucune union de ces qualités formelles ne saurait, de quelque façon que ce fût, devenir une orbe de connaissance telle, qu'elle nécessiterait l'examen circonstancié d'un rapport exprimant une quantitative correspondance des lois et des contingences. L'immixtion d'une simple couleur est à ce moment plus qu'un fruit de calcul

et de méditation, et, sans que pour cela aucune irisation des voies logiques ait représenté l'inhérence des forces de cohésion aux limites des formes non fixées, l'efficience y prend l'aspect de la synthèse initiale et se réscut dans l'inertie correspondante.

Ce dont on ne s'est pas suffisamment rendu compte, et dont par conséquent dans toute recherche de signification ontologique on n'a pas suffisamment fait état, c'est que la notion d'homme à laquelle aboutit toute appréhension intellectuelle est une notion fausse, ou si l'on préfère, étroite, puisque ramenée uniquement à des données singulières s'inscrivant dans le cadre même des limites de l'esprit. Telle est du moins la conclusion première à laquelle je voudrais que tout explorateur ou magicien de la pensée ne se dérobât pas. Mais il est nécessaire de considérer également le problème sous un autre angle, et d'essayer de l'étreindre enfin dans son véritable aspect humain. On l'a dit, mais il faut le redire encore, *l'homme ne parvient à la conception de la transcendance qu'au prix d'un effort (d'autres diront d'une ascèse) qui le spolie des éléments réels de sa connaissance. La volonté d'asservir aux besoins d'une magie spirituelle essentiellement spéculative les analogies ou les dissemblances est l'irrémédiable voie où s'abime l'effort de la connaissance humaine.* Désespérant de réunir dans une intégration élémentaire les données d'un effort de possession — auquel il faut reconnaître la prétention intentionnelle de parer aux insuffisances et aux contradictions, mais qui ne constitue en fait qu'un instrument de mesure contestable, — l'esprit s'oriente, par des cheminements parfois subtils, vers l'issue conjuguée de la spoliation et du martyr. Cet appel de l'abime, cette voix qui veut ouvrir les portes des déchirements afin d'en réaliser une sublimation prétendue régénératrice est le danger capital, car au terme de cette course aventureuse, il ne demeure plus alors que l'abdication pure et simple, l'anéantissement de toute position primitivement viable. Il se pourrait que, pressentant l'éventualité d'une fin dernière l'esprit pût se libérer assez tôt d'un souci d'unité qui n'est qu'une arbitraire systématisation et une hiérarchisation abusive, mais l'écueil où risquerait de se briser encore son ultime mouvement de fuite ne serait pas supprimé par cela-même. Et, le pire mais sans doute inévitable résultat d'une exploration pourtant consciencieusement tentée au delà des régions rationnellement préhensibles, serait une brisure des énergies groupées en vue du tout, un avortement qui, quoique partiel, se parerait d'une efficacité irrémédiablement destructrice.

Chaque fois que l'esprit, s'efforçant de définir ou si l'on préfère d'astreindre à l'élément primitif du sens absolu ce qu'il considérait comme essentiel, a demandé le secours des instru-

ments primaires que semblait mettre à sa disposition la structure même de sa pensée, chaque fois il en est résulté pour la connaissance une confusion qu'il ne tenait qu'à un fil de ne pas apercevoir comme une erreur. Si, encore, l'élément d'une inconsistante déformation avait pu s'interposer et, s'affirmant comme une alternative à négation tripartite, se situer au carrefour des convergences intuitivement créées, *mais il faut bien reconnaître que jamais l'indépendance métaphysique fut assez fortement marquée pour se libérer d'un sens antérieurement conçu — ou plutôt parallèlement évoqué — et que, dès lors, l'acheminement était fatal vers l'indigence et l'anéantissement de la pensée dynamique. Toujours il a fallu céder à cela, et toujours l'inévitable conclusion, l'erreur de tous les temps et de toutes les expertises philosophiques a suivi, cette douloureuse constatation de la conscience en proie à la ruine et au déchirement, cette malheureuse paix du renoncement devant la solitude.* Aussi importe-t-il de décliner d'abord toute éventualité de certitude ou d'échec dans cette étrange course au trésor, et de ne considérer les représentations occasionnelles ou permanentes que sous le signe d'indices vitaux non résolubles. La pensée n'étant que le résultat d'une distinction intermédiaire entre le symbole et l'objet, la figure qui suppose l'orientation spontanée de l'effort n'est qu'une abstraction non évidente. Alors se résout pour l'esprit le processus d'investigation nécessaire qui confère à l'image sa vérité première et l'arrêt de toute pensée. Heurt de la conscience contre le réel, contradiction originelle qui prédestine l'homme à mouvoir et à signifier le chaos. Toute la vertu d'une hypothèse qui ne suppose pas l'existence du réel en tant que réel, c'est-à-dire en tant que forme définitive et préalable d'un organisme qui se suffit à lui-même, consiste dans l'erreur possible du mythe ou de l'image confondus avec l'idée.

François GALLET.

GOBINEAU PHILOSOPHE ET DIPLOMATE

Je me demande si la publication de cet essai sur « la vie individuelle » que Gobineau jugeait, paraît-il, le couronnement de sa philosophie, est vraiment opportune. Un livre, comme celui là, n'ajoute rien à la gloire du grand écrivain, surtout s'il prétend résumer sa plus haute et définitive pensée. De plus, cette gloire est encore tellement discutée en France que l'inu-

tilité de ce livre ne fera que donner des armes aux anti-gobinistes, lesquels en trouveront même dans la préface railleuse de M.A.B. Duff. En s'étendant longuement sur les mésaventures de Gobineau dans la publication de cet essai, cette préface n'éclaircit pas le malentendu : au contraire. On ne sait si le fait de souligner autant la difficulté que l'auteur des Pléiades eut à faire passer ce mémoire dans la « Zeitschrift » de Halle a pour but d'atténuer le germanisme de Gobineau — qu'on lui reproche tant en France — ou bien suggère que même en Allemagne — à plus forte raison en France ! — Gobineau n'était ni admiré ni aimé.

De toutes façons, l'essai sur la vie individuelle pouvait sans péril dormir dans la collection de la « Zeitschrift fur Philosophie und philosophische Kritik ». Une exhumation si tardive, que Gobineau n'avait pas jugé utile de faire de son vivant, ne parait pas nécessaire. Les gobinistes ne verront que les faiblesses de cet ouvrage, et constateront une fois de plus combien un écrivain peut se tromper sur lui-même, si Gobineau considérait vraiment ce livre comme le « couronnement de son système des races ». Quant aux non-gobinistes, qui sont naturellement anti-gobinistes, ils tireront argument de ces faiblesses pour attaquer une fois de plus celui qu'ils ne comprennent point. Et, ce qui est encore plus grave, le profane qui ne sait rien de Gobineau, sera justement déçu, et égaré, s'il s'avise de chercher ici le meilleur et le vrai Gobineau.

Le génie de Gobineau était indiscutable et singulier, mais il n'était point philosophique. Dans cet essai, tout ce qui est biologique et philologique est excellent, mais dès qu'il aborde la métaphysique l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* apparaît très inférieur à lui-même. Philosopher ne lui réussit point ; il est fait pour les intuitions hardies. La témérité du plongeur qui s'élance dans les fonds ténébreux à la recherche d'un hypothétique trésor lui convient mieux que la discussion dialectique. Le génie de Gobineau était empirique et objectif. Le domaine du pur concept, la « raison pure » le trouvent maladroit et gauche dans ses explorations. Il ne reprend son aisance qu'au moment où d'un grand coup d'aile il remonte vers ce plan de l'intuition poétique, où il est incomparable.

Quand je dis poétique, je n'entends point parler de ses poèmes qui sont extrêmement faibles et que les gobinistes les plus ardents ne tenteront pas de défendre : je veux dire cette conception poétique de la vie, cet abandon aux forces de l'instinct, cette confiance dans la divination, par lesquels ses méthodes de recherche, si elles manquent de rigueur scientifique, ont donné cependant de merveilleux résultats. Dans un petit livre, publié il y a

quelques années (1), j'ai écrit que Gobineau était un merveilleux *amateur;* je le redis encore aujourd'hui, en regrettant que son amateurisme n'ait donné, en matière philosophique, que des résultats médiocres, dont cet essai sur la vie individuelle.

Ces réserves faites, qui sont inspirées peut-être par la déception qu'éprouve un disciple fervent de Gobineau à le trouver inégal à lui-même dans un livre qui prétend être le sommet de sa pensée, je suis plus libre pour dégager tout ce qu'il y a d'admirable et de fécond dans cet ouvrage si imparfait. D'abord, une formulation remarquable du système biologique qui court comme le *red tape* tout le long de son œuvre, et notamment un exposé magistral de l'évolution biologique des sociétés. Ici, nous retrouvons le véritable Gobineau, mais c'est surtout dans le domaine linguistique que son génie le sert le mieux, même quand il s'aventure dans les hypothèses hasardeuses du Traité sur les cunéiformes. Ce côté empirique fait merveille dans l'art du philologue, et lorsqu'il écarte la dissertation philosophique sur le problème de la vie individuelle pour embrasser la question de la langue, il arrive à des conclusions magnifiques qui justifient l'exhumation de l'« Untersuchung ». Quand il nous dit, par exemple que « la langue ne trouve pas un sol où s'implanter hors de l'esprit humain ; cependant c'est un être à part », Gobineau frappe ces définitions géniales qui illuminent toute son œuvre. Lisez attentivement le paragraphe XXXV, sur les *maladies de la langue;* c'est aussi beau que les meilleures pages de l'Essai sur l'Inégalité. Et réfléchissez sur l'immense portée de remarques comme celles-ci : « J'y insiste pour qu'on soit bien convaincu que la santé idiomatique n'a pas plus de rapports directs avec le raffinement de l'esprit que la santé du corps humain. Force vitale des langues, force vitale de l'être organique, force vitale du milieu intellectuel et des idées qui l'habitent, ce sont là trois objets de compréhension bien distincts quoique se touchant et vivant l'un par l'autre ».

Voilà les passages de ce livre qui méritent d'être retenus, et, avant tout, ceux qui concernent les rapports de la langue et de l'esprit. Gobineau a créé dans ce domaine une biophilosophie du langage extrêmement curieuse, qui est évidemment, à cet égard, la base de toute son œuvre de philologue. Quand il nous montre qu'il existe entre la langue et l'esprit un rapport très étroit, en ce que « la première cherche et trouve dans le second, lui servant de milieu, un point de cohésion où s'attache le sens et qui influe sur tout l'ensemble de sa vie », il résume avec une parfaite netteté l'importance *vitale* que présentent pour lui les

(1) *Editions des Cahiers du Sud.*

problèmes linguistiques. Et cela suffit à compenser toutes les déceptions que nous pouvons éprouver par ailleurs.

*
* *

Alors que Gobineau menait une vie fort agréable comme ministre de France à Athènes, un décret vint l'arracher à la Grèce et à ses amis, en lui désignant comme poste la légation de Rio de Janeiro. Envoyer un diplomate au Brésil, alors qu'il ne voudrait quitter Athènes que pour rejoindre son ami Prokesch-Osten à Constantinople, c'est lui jouer un mauvais tour. De plus, quand on connait les idées et les goûts de Gobineau, on comprend que rien ne devait lui être plus étranger que le Brésil, — quels que puissent être les agréments de ce pays, — et il est évident qu'en lui imposant ce déplacement, le Ministère n'avait pas l'intention de lui faire plaisir. Gobineau était mal noté, quoique fonctionnaire excellent ; on lui reprochait d'écrire et de sculpter, et, surtout, on ne lui pardonnait pas un génie encombrant. Il n'avait pas voulu suivre les conseils du bon Tocqueville qui l'exhortait à se faire aussi humble, aussi médiocre que possible : Rio de Janeiro prenait le caractère d'une disgrâce.

Gobineau l'entendit ainsi et se démena pour obtenir un autre changement, jusqu'au jour où on lui fit entendre qu'il fallait se soumettre ou se démettre. La fièvre jaune l'empêchait d'emmener sa femme et ses filles dans sa nouvelle résidence ; il allait se trouver bien seul, habitué comme il l'était à la douceur de la vie familiale et de l'amitié...

Dès son arrivée au Brésil, Gobineau rencontra tout ce qu'il détestait le plus au monde ; la nature tropicale, à l'état sauvage, une terre sans histoire, et une foule de métis. Il n'en fallait pas plus pour qu'il prît en horreur ce pays, jusqu'à se rendre aveugle aux beautés qu'il ne voulait pas admirer. Une seule compensation l'attendait sur ce continent inhospitalier, dont le climat humide allait détruire sa santé : l'amitié de l'Empereur Don Pedro, et les rapports journaliers qui allaient établir entre le monarque et l'ambassadeur, en dehors des relations officielles, une véritable camaraderie. Don Pedro admirait le génie de Gobineau ; il aimait son talent de sculpteur au point de lui commander une statue pour une place de Rio. Il l'emmenait en voyage avec lui, ce qui n'était pas une sinécure car l'infatigable souverain était sur pied à cinq heures du matin, tous les jours, et épuisait son entourage.

Bref, avec cette amitié royale, dont M. Georges Raeders nous donne tant de traits intéressants dans son livre sur le séjour de Gobineau au Brésil, ce poste aurait été supportable, si le

ministre de France ne s'était colleté un jour au théâtre avec un docteur de la ville. Nous pouvons croire que les Brésiliens, à l'exception de l'Empereur, lui rendaient l'hostilité qu'il montrait à leur endroit. La protection de Don Pedro ne put le protéger entièrement contre certaines vexations, par lesquelles la population témoignait que ce Français, quoique ami de leur empereur, avait cessé d'être *persona grata* auprès de la société de Rio. En suite de quoi, Gobineau fut rappelé en France, au grand désespoir de Don Pedro qui perdait ainsi le seul personnage de sa cour avec lequel il put causer de choses intéressantes.

Ce séjour de Gobineau au Brésil est instructif, non seulement par les indications qu'il nous donne sur ses activités de diplomate, d'écrivain et de sculpteur, mais par les lumières, aussi, qu'il nous apporte, touchant son caractère. Une abondante correspondance citée et commentée par M. Raeders, nous montre les côtés familiers du grand homme, ses colères et ses enthousiasmes, ses projets, ses regrets, et les descriptions qu'il fait de la vie brésilienne, pittoresques et savoureuses, mériteraient que les lettres de cette époque fussent publiées avec des *gravures du temps*. Car c'est un nouveau Gobineau qui apparait ici, un autre aspect des mille visages de cet être aux innombrables métamorphoses.

Marcel BRION.

---

(1) Mémoires sur diverses manifestations de la Vie individuelle, avec un historique de Mémoire et une introduction de A.B. Duff. — (Desclée de Brouwer) — (2) Le Comte de Gobineau au Brésil (Nouvelles Editions latines).

LA POESIE

DU SYMBOLISME AU SURREALISME

(A PROPOS D'UNE EXPOSITION ET D'UNE ANTHOLOGIE)

Le souci de projeter la lumière crue de l'analyse sur une activité trop longtemps considérée comme mystérieuse, « divine » en tout cas inexplicable et qu'il serait sacrilège de vouloir expliquer, se manifeste de plus en plus chez un certain nombre d'écrivains (1). Nulle démarche ne me semble plus justifiée. Une conception métaphysique (2) de la poésie, issue des Grecs, ressuscitée par les Renaissants, puis par les Romantiques, fausse encore de nos jours la plupart des travaux les mieux intentionnés de la critique littéraire lorsqu'elle traite de poésie : qu'on parle d'« inspiration », de « grâce », ou de « magie », ces mots ne nous suffisent plus; la poésie compte trop pour nous, pour qu'ils puissent nous suffire. Et ces mots aussi bien que le souci de considérer le poète comme un être socialement à part et la poésie comme une manifestation exceptionnelle de l'esprit — surtout, qu'on y prenne garde, il s'agit d'endiguer, par d'hypocrites hommages, un bouillonnement de forces impétueuses et destructrices, au plus haut point dangereuses pour un certain ordre social et moral, que la poésie écrite canalise étroitement, *prudemment*, sous la forme d'un genre littéraire, longtemps assujetti d'ailleurs à des règles tyranniques. Nous le savons, la poésie n'est pas un « genre littéraire »; elle est une *fonction*. Analyser cette fonction, déterminer son rôle et ses convictions : telle doit être désormais la tâche de ceux qui se sont donnés pour mission de rendre à l'homme les biens dont il a été frustré. En effet, si tout homme n'est pas poète au sens où nous l'entendons habituellement, tout homme a des besoins, des aspirations, qui témoignent de l'existence de cette fonction;

---

(1) Voir à ce sujet, dans le numéro de la revue *Inquisitions* les articles de Tristan Tzara et Monnerot, et dans le N° 1 des *Cahiers G. L. M.* un article de Pierre Robin. Des recherches de Tzara sur la poésie en fonction des modes de penser primitifs, on peut attendre, je crois, des éclaircissements précieux.

(2) Et je ne nie certes pas ici que l'inquiétude métaphysique soit une réalité et que l'activité poétique en soit la plus pure expression. Mais le rôle de l'esprit, dans son légitime besoin de savoir n'est-il pas de réduire, autant qu'il se peut, tout fait humain à son aspect phénoménal, et de diminuer ainsi la zone d'ombre qui dissimule sa vraie nature ?

il les satisfait comme il peut, ou pas du tout, quand l'ordre social existant est par trop opprimant. Le poète lui, en vertu d'un certain nombre de déterminations particulières, et *faute de mieux*, se sert de mots: c'est là, mais là seulement, le caractère exceptionnel de sa démarche. Si, comme je le disais naguère ici même, la poésie écrite représente un « alibi », ou mieux un mécanisme compensateur pour l'homme insatisfait, on est en droit de penser que cette poésie écrite, si prestigieuse qu'elle ait été souvent, peut tomber en désuétude, afin de laisser à la poésie tout court réaliser son destin, s'évader des mots pour s'intégrer à la vie — métamorphose en tous points souhaitable.

Il n'est que de considérer l'évolution de la poésie depuis quelque cinquante années, particulièrement depuis Baudelaire, pour apercevoir le double rôle de fonction compensatrice et de « refuge » qu'elle a pris peu à peu dans les temps modernes. J'y pensais, un de ces jours derniers, visitant à la Bibliothèque Nationale, l'exposition consacrée au Cinquantenaire du Symbolisme: exposition admirable et irritante, dans la mesure où elle témoigne d'une époque où les meilleurs esprits, les plus purs, n'avaient d'autre ressource que celle de se réfugier au plus profond de leur conscience blessée, en niant farouchement le monde, comme Des Esseintes, ou bien, comme Mallarmé, en s'efforçant de lui en opposer un autre : la prison hautaine des mots dont chacun n'est que l'écho désespéré de tous les renoncements, de tous les dégouts. L'emploi constant du symbole, dont les deux termes, de plus en plus éloignés, sont de moins en moins justifiés par des liens rationnels ; le goût du bizarre, du rare, de l'anti-naturel qui se manifeste aussi bien dans le matériel des images que dans la création d'un *jargon*, signifient en effet cette volonté d'évasion. Ainsi s'est formé ce visage triste de fuite et de secret, craintif et orgueilleux tout à la fois, qui souvent ricane et défie, mais toujours se cache, dont la poésie moderne, à travers tant d'attitudes apparemment contradictoires et malgré son effort de libération, devait garder plus ou moins l'empreinte. On ne peut oublier ce rictus ou ce masque en lisant la récente *Anthologie des poèmes de la N. R. F.* Cette anthologie, malgré les vices propres à toute entreprise de ce genre, offre un choix assez représentatif des diverses tentatives poétiques faites en France, de Mallarmé aux surréalistes.

Les poèmes de Mallarmé ont été bien choisis: ils rendent compte à eux seuls d'une évolution qui va du symbole rationnellement développé (*les Fenêtres*) vers une forme de plus en plus libérée, (les sonnets de la fin) où le poète, rejetant toute convention anecdotique, ne livre plus que quelques-uns des moments fulgurants de sa démarche intérieure. (On pouvait

saisir déjà chez Rimbaud la même évolution, du *Bateau ivre* à *la Saison en Enfer*). L'effort d'approfondissement et d'affranchissement poursuivi par Mallarmé, son souci et sa défiance des mots, on en retrouve la trace chez Pierre Reverdy, Paul Eluard, St J. Perse et Pierre-Jean Jouve. Il y a chez Reverdy (auquel plus tard on rendra sans doute un peu mieux justice), un besoin constant de confronter chaque *instant* du courant de sa conscience avec la réalité environnante, et d'y trouver correspondance, une inquiétude de cette réalité qui n'est que désirs et impuissance de l'étreinte, qui rend sa poésie, entre toutes, émouvante. Chez Eluard, on retrouve le même conflit ; il se résoud alors en des accents d'une simplicité, d'une *pureté* déconcertante que traverse seule, et illumine, la décharge de l'image; poésie pleine de larmes, où cependant la nostalgie des désirs insatisfaits ne se résigne plus dans une attitude masochiste, comme chez Mallarmé, mais s'insurge, revendique l'amour, tous les amours, et installe violemment dans la réalité la patrie onirique. Parce qu'il y a en lui de violence manifeste, bien que souvent contenue, il faut le rapprocher de Desnos, de Péret, de Pierre-Jean Jouve et de Michaux : ils constituent sans doute, avec des tempéraments différents, l'avant-garde de la poésie moderne. Je veux dire qu'ils représentent, sous sa forme la plus extrême, ce moment où la poésie se rapprochant en cela de l'activité révolutionnaire, (je ne dis pas : prenant pour thème la révolution), combat pour sa propre libération et son intégration de la vie. Ce souci d'élever la vie réelle à la hauteur de la vie du rêve, d'identifier autant qu'il se peut la réalité extérieure à la réalité intérieure, qui caractérise d'autre part l'idéologie surréaliste, permet d'entrevoir le pas franchi, de la résignation symboliste à la revendication surréaliste.

Mais que l'apparente sérénité de St J. Perse et de Paul Claudel ne nous trompe pas : la nécessité fonctionnelle qui authentifie au plus haut point leur poésie, si elle n'est pas toujours apparente, a toujours présidé à l'élaboration du poème : elle assure tout son dynamisme, intempestif, bouleversant, *ravageant*, chez Claudel, comme une brusque prise de possession, contre laquelle le poète ne peut rien, qu'il subit, terrifié et haletant, demandant grâce parfois. Je voudrais pouvoir m'arrêter longtemps sur le poème de Claudel qui s'intitule *La Muse qui est la Grâce*. Le poète sent en lui l'éveil tumultueux de forces longtemps refoulées que maintenant, il ne peut plus contenir et qui éclatent, avec une violence d'ouragan, et qui se saisissent de lui, et ne la lâchent plus. Cette force obscure et tyrannique que le poète appelle « partie réservée de moi-même », « partie antérieure de moi-même », elle dépasse infiniment,

nous le savons, la personnalité consciente de M. Paul Claudel — mais hélas ! cette personnalité veille, avec son idéologie religieuse et ses ambitions d'ambassadeur, et son besoin de justifications rationnelles ; alors « Dieu » intervient et « la Grâce » et s'ouvre un débat pathétique, que nous livre ce poème, entre M. Paul Claudel et sa « nécessité obscure ». Pourquoi celui-là ne s'abandonne-t-il jamais tout à fait à celle-ci ?

Loin de ces poètes, et pas si loin cependant qu'on pourrait croire, mais dans un autre climat, semble-t-il, voici Apollinaire. Mais il est impossible de se faire une idée de son importance et de l'influence qu'il a exercée, en lisant ces quelques courts morceaux qui prétendent le représenter. Ces poèmes, pleins de charme certes, et même un peu trop de pittoresque, sont de nature à donner raison à ceux qui avancent qu'Apollinaire a influencé les tentatives les plus brillantes, mais aussi les plus douteuses de la poésie moderne. Et cela est injuste. Il y avait sans doute chez Apollinaire un mélange complexe de culture, de grâce XVIII^e^ siècle, d'attitude et de vices littéraires, une apparente facilité aussi, dont certains ont cru pouvoir tirer une recette — mais, plus que tout cela, il y avait chez le poète *d'Alcools*, une vision nouvelle du monde, un extraordinaire don de transposer la réalité pour mieux l'atteindre, un humour aussi (et sans l'humour, il n'est pas de grande poésie) qui ont achevé de donner à la poésie moderne, ses caractères les plus représentatifs — tous ces dons, on les retrouve avec bonheur chez Léon-Paul Fargue. Là, aucun jeu, mais une trame riche et serrée qui s'engendre d'elle-même, semble-t-il, et ou s'entre croisent, en un tout indestructible, la réalité intérieure et la réalité extérieure. Avec Fargue, il n'y a plus l'individu et, en face, le monde ; il y a une seule réalité : le cosmos, à laquelle s'identifie complètement le poète, dans une soumission de fétu charrié par le torrent — soumission mystique, qui est avant tout communion, fusion du moi et du non-moi, harmonie retrouvée entre l'homme et les choses. La poésie de Fargue me semble particulièrement témoigner de cette nécessité fonctionnelle dont témoigne toute poésie authentique.

Je citerai encore les poètes unanimistes représentés dans l'anthologie par G. Chennevière, G. Duhamel, L. Durtain, J. Romains et Ch. Vildrac, auxquels j'ajouterai B. Cendrars. J'avoue ma sympathie pour ces poètes. Je ne puis m'empêcher d'être touché par tant d'élan, de générosité, et leur violent désir de communion avec le monde. Je crois seulement que leurs tentatives poétiques furent une erreur. Malgré leurs efforts, ils n'arrivent jamais à cette communion qu'ils cherchent : ils demeurent

spectateurs, ils se contentent de décrire les choses, sans parvenir à se mêler à elles ; leur moi ne s'intègre jamais profondément à la vie. Le roman devait par la suite, mieux servir leurs aspirations.

Mallarmé, Apollinaire, Reverdy, Claudel. Eluard, Fargue du symbolisme au surréalisme, nous pouvons saisir les phases essentielles d'une aventure intellectuelle qui ne fait que refléter, avec une intensité tragique, le tourment sans merci de l'homme moderne : le désir de connaître et d'étreindre une réalité qui le déçoit aussitôt, et le force à se réfugier dans les arcanes de sa subjectivité — sans qu'il parvienne cependant à étouffer le violent désir qu'il a du « monde ». Va-et-vient perpétuel qui ne saurait cesser tant que n'auront pas été mis en accord la vie de l'homme et son rêve. Mais, ce drame est-il de tous les temps, parce qu'inhérent à la nature des choses, ou bien, comme certains le prétendent, n'est-il que la conséquence d'un état de choses passager ?

René BERTELÉ.

TROIS POÈMES EN PROSE MÊLÉS DE VERS, par *Edouard Dujardin*, présentés par Jean Cassou (Messein).

« Mon poème est une tentative de moi-même exalté hors des contingences par le verbe permanent », ainsi s'exprimait, il y a cinquante ans, l'amant d'Antonia : on ne saurait mieux définir la poésie symboliste, qui s'efforce de libérer l' « idée », de la faire régner en maîtresse sur la vie, dans une région idéalement pure, sublimée, harmonieuse, ou les cris discordants de la réalité ne viendront pas l'atteindre. Fragile château de cristal. Mais peut-on toujours être sourd aux appels de la réalité, surtout quand elle prend la forme de l'amour ? Un regard de femme, une pression charnelle, et le château s'écroule. Il y a les princesses de songe, aux robes altières, qui foulent des licornes comme dans les tableaux de Gustave Moreau, et il y a la « demoiselle » entrevue à Bullier, et qu'on ne saurait oublier. C'est ce mélange de spiritualité, de songe, et de parfums charnels, d'élans mystiques et de brusques retours au concrêt, qui donne leur charme à ces trois poèmes d'amour d'Edouard Dujardin. Il faut remercier Jean Cassou, qui est un des hommes qui comprennent le mieux au monde la poésie, d'avoir réedité et présenté en une subtile introduction ces pages sensibles et frémissantes dont l'inspiration aussi bien que la langue, précieuse et compliquée, le *style* enfin, offriront au lecteur de 1936 un intéressant spécimen de poésie symboliste. Sous la forme désuète et quelque peu agaçante propre à une époque,

il saura y découvrir l'éternelle peine du poète et de l'amant, partagés entre leur rêve et la décevante mais tentante réalité, et, dans quelques pages très belles, il saura y lire la ferveur et l'extase de ces minutes rares ou les étreintes de l'amour semblent réaliser la réconciliation de l' « idée » et de la vie.

René BERTELÉ.

... ET D'EAU FRAICHE, poèmes, par *Max-Pol Fouchet.* (Baconnier, Alger).

Rien n'est plus intéressant à scruter que les styles qui s'élaborent dans le creuset méditerranéen. Les Cahiers du Sud, qui ont consacré un numéro aux rapports culturels entre l'Islam et l'Occident sur les bords d'une mer qui n'est pas seulement latine, ne restent pas indifférents aux productions de langue et de tradition française qui se font jour en Afrique du Nord.

Les vers de Max-Pol Fouchet sont une des œuvres les plus significatives et séduisantes de la jeune littérature algéroise. Ils sont tout imprégnés de jeunesse, tout suintants des joies, des désespoirs, des enthousiasmes, des gouailles et des mélancolies de la jeunesse. L'art poétique de Fouchet se résume dans son vers : « Oui, la poésie est un dimanche ».

Illustrés par Etienne Chevalier, ces poèmes chantent, avec de tendres ironies les bals à vingt sous qui trépident au bord de l'eau, les chansons qui courent dans les herbes, les jeunes filles qui sont comme de grands jets d'eau, le grand port plein de lourds bateaux calmes... Sans jamais se guinder, Fouchet montre un sens aigu du rythme et sait aussi utiliser et styliser avec aisance les valeurs de la chanson populaire.

Emile DERMENGHEM.

LES LIVRES

PROBLÈMES D'HISTOIRE DES RELIGIONS, par *Jean Baruzi.* (Chez Félix Alcan).

De 1926 à 1931, M. Jean Baruzi a supplée Alfred Loisy dans la chaire d'Histoire des Religions au Collège de France. Depuis l'année 1934, il occupe cette chaire de façon définitive. Je crois que l'on peut dire de lui ce que Loisy écrivait au sujet de Renan qu'« il estimait la religion, respectait le sentiment religieux, gardait une véritable reconnaissance à l'Eglise pour le bien moral qu'elle lui avait fait ». C'est à cette *attitude mentale* que l'on doit en partie, l'existence d'un livre comme celui de

M. Baruzi sur « Saint Jean de la Croix et l'Expérience mystique », livre dense, touffu, sérieux, érudit et à bien des égards admirable. C'est à cette attitude mentale que nous devons aujourd'hui ces « Problèmes d'Histoire des Religions » qui comportent, outre la leçon d'ouverture au Collège, une étude succinte sur l'état présent des études de la « Formgeschichte » et l'aperçu ingénieux « sur une hypothèse d'Asin Palasios ». En un temps où si facilement les religions sont étudiées ou plutôt escamotées, à la faveur de quelques superstitions sociologiques modernes, qui n'en font que des supra-structures sans intérêt spirituel valable, cette « attitude mentale » d'un Renan, d'un Loisy et d'un Baruzi a une certaine noblesse dont on ne peut refuser de tenir compte.

Ceci dit — et malheureusement il nous est impossible de nous étendre ici — il faudrait pouvoir soumettre à l'analyse cette « attitude mentale » elle-même. Il faudrait s'assurer que l'estime *froide* à l'égard des religions, voire le respect et la « véritable reconnaissance pour leur bien moral » peuvent fournir une armature solide et substantielle à une méthode qui se propose de remettre à flot « les assises de vie » de l'expérience religieuse et mystique. Déjà, pour garder le fil dans le labyrinthe « sanjuaniste » M. Baruzi avait pris Leibnitz pour guide ; ici encore, trop souvent, l'ombre de Bergson l'y accompagne... Or, que peuvent de tels maitres, sinon orienter vers « le bien moral » plus que vers le religieux pur, le plus courageux des analystes? *Les deux Sources* de M. Bergson sont un exemple éclatant de l'inanité de telles méthodes, appliquées au religieux. Avant d'entreprendre des recherches de ce genre, il serait urgent de les faire précéder par une critique de celui qui recherche et de ce *avec* quoi il recherche. Avant d'amasser des faits, encore faut-il savoir si l'on peut se fier au « fait » et aux « méthodes » — et s'il n'était pas nécessaire de quitter enfin la théorie de la connaissance pour une métaphysique de la connaissance.

Benjamin FONDANE.

LES PARADIS ARTIFICIELS, par *Louis Lewin* (Payot, édit.)

Tout le pandœmonium des stupéfiants figure dans cette large fresque de leurs effets : opium et cocaïne, jusquiame et datura, bière d'acacia, maté et agaric, etc... Ce guide au pays des merveilles est d'une éblouissante richesse. Les monographies exceptées, la description du déréglement des sens n'apparait nulle part sans doute aussi détaillée, aussi complète, aussi parlante. Dans ce registre démesurément élargi de l'activité de l'esprit, la conscience normale n'occupe qu'un îlot d'une étendue négligeable,

mais la féérie qui l'entoure fait d'autant mieux éclater la supériorité de sa sécheresse et de sa discipline, de son ascétisme en un mot, sur cette luxuriance désordonnée. Chaque délire, chaque prestige est un monde fermé, inconcevable et inaccessible aux autres et incapable lui-même et de les atteindre et de les concevoir. La conscience, au contraire, ne connait aucun obstacle de cet ordre : assez souple pour suivre les folies dans leurs aberrations particulières, assez conquérante pour en tirer chaque fois profit et pousser plus loin son empire.

On retiendra la classification que fait le Dr Lewin des substances toxiques, qu'une littérature peu recommandable et, d'autre part, la réprobation populaire encore plus insuffisamment informée, font trop voir d'un même œil. Il faut donc distinguer les *euphoriques*, les *hallucinants*, les *énivrants*, les *hypnotiques* et les *stimulants*.

De ces cinq groupes, celui des *hallucinants* est le plus intéressant pour le psychologue à cause de la nature plus proprement intellectuelle de leurs effets. On connait déjà ceux du haschich. Ceux de l'*amanite aux mouches*, champignons vénéneux des contrées septentrionales, ne sont pas moins dignes d'intérêt. Des tribus entières recherchent la plante avec passion. En hiver, il arrive qu'un seul champignon soit payé par un renne; et, comme la substance ne perd pas ses propriétés en se répandant dans le corps, les Koryèques ont coutume de boire leur urine pour renouveler leur ivresse.

C'est le *peyotl* qui parait fournir les hallucinations, les plus complexes. Elles ne le cèdent en rien aux effets des autres substances pour l'éclat de la variété (motifs ornementaux de style géométriques ou scènes animées), mais surtout elles affectent plus profondément la structure même de la perception. Un observateur (le *peyotl*, en effet, n'abolit nullement les facultés d'introspection) décrit ainsi ses sensations : « Ma notion de l'espace devint tout à fait particulière. Je me voyais moi-même de haut en bas. Je voyais aussi le sofa sur lequel j'étais étendu Mais après, il n'y avait plus rien... je planais dans l'éther sur une île isolée. Aucune partie de mon corps n'était soumise aux lois de la pesanteur. Par delà le vide, naissaient devant mes yeux des créations fantastiques... Mon île-sofa disparut. Je perdis la notion de mon existence corporelle. J'eus à un degré croissant, immense, l'impression de la désintégration... Des cristaux d'un éclat magique, aux facettes étincelantes, des détails abstraits, relatifs à la théorie de la connaissance m'apparaissaient derrière des voiles vaporeux... J'étais au beau milieu de l'élaboration de l'univers, je vivais la vie cosmique, etc.... »

Sur cette question du *peyotl*, l'ouvrage du Dr Lewin est d'ail-

leurs à compléter avec le livre exceptionnellement passionnant de M. Roubier, *Le Peyotl*, (Paris, Doin, 1927) qui étudie à fond ce cactus à tous les points de vue : botanique, morphologique, chimique, psychologique (avec un matériel d'observations particulièrement abondant et sensationnel) et surtout ethnographique, car les indiens Huichols du Mexique ont fait de la plante une sorte de Dieu et la consomment rituellement avec une longue quête en commun et une série de cérémonies magico-religieuses.

D'une façon générale, il semble que le *peyotl* occupe dans la galerie des *paradis artificiels* une place à part: cette plante, inoffensive, non toxique ne provoquant ni l'accoutumance ni un besoin incoercible d'elle-même, capable de fournir les expériences les plus intéressantes (et les seules réellement utilisables) sur le fonctionnement de l'imagination, devrait tenter plus qu'une autre ceux qui boiraient au besoin le sortilège « dans les flots sans honneur de quelque noir mélange. » Or, en fait, c'est la plus dédaignée de toutes. Il est vrai qu'elle ne procure aucune euphorie, aucun bien-être à bon marché. L'ouvrage du Dr Lewin met à portée de chacun tous les éléments de ce procès.

Roger CAILLOIS.

DE LA PROPRIÉTÉ CAPITALISTE A LA PROPRIÉTÉ HUMAINE, par *Emmanuel Mounier* (« Questions Disputées », par Desclée de Brouwer).

Le livre de Mounier, admirable exemple de ce que Rémy de Gourmont appelait la dissociation des idées et qui provoquera chez beaucoup bien des grincements de dents, est composé de deux parties, l'une psychologique sur la possession, l'autre doctrinale sur le droit de propriété. Exposant la doctrine peu connue des grands scholastiques sur les limites et l'usage du droit de propriété, il s'efforce, à partir de ces bases, et tout en tenant compte que les conditions de temps et de lieu brodent pour chaque époque, sur ces thèmes fondamentaux, les variations du régime concret de la propriété, de chercher quelques solutions aux problèmes actuels. La tradition chrétienne, montre-t-il, spécialement les Pères des premiers siècles et les Docteurs médiévaux, a présenté la propriété personnelle à la fois comme une valeur de droit humaine et comme un simple usufruit soumis à des conditions et à des restrictions, très différent du *jus utendi et abutendi* de la conception païenne. Mounier a donc entrepris de libérer de la dialectique des propriétaires les valeurs proprement humaines de la propriété personnelle. Il montre que certaines conceptions statiques de la propriété s'opposent même à la possession véritable, à la jouissance artistique, psychologique ou pratique des biens réels.

Son idéal est « un idéal de vivante pauvreté, de généreuse simplicité, contre deux ennemis, la richesse et la misère ». Il soutient que le fondement de la propriété est inséparable de la considération de son usage, c'est-à-dire de sa finalité, en tenant compte non seulement de la personne physique qui n'a droit qu'à la consommation immédiate de ce qui est nécessaire à la vie, mais encore de la personne spirituelle qui a droit à ce qui est nécessaire pour mener une vie vraiment humaine, *necessarium personæ* plus ou moins large selon les cas.

Il expose la thèse de la « communauté du superflu ». Aussi éloigné de l'étatisme atomisateur que du « capitalisme », résolument personnaliste et pluraliste, il pense que l'Etat doit rester un législateur, un arbitre et un protecteur des personnes contre les communautés intermédiaires, ainsi d'ailleurs qu'un protecteur de ces communautés organiques contre l'anarchie individuelle.

Prenant exemple des mystiques, il déclare que « le suprême achèvement de la personne coïncide avec le terme de la dépossession... le suprême attachement avec le détachement total ». Placée sous l'invocation de l'*Esprit*, et décapée par une ascèse qui l'écarte des réalisations qui seraient des trahisons, la pensée de Mounier se tient à l'écart des divers conformismes vers lesquels se ruent si curieusement aujourd'hui la plupart des « intellectuels ».

Emile DERMENGHEM.

JEUNESSE DE LA FRANCE, de *Jean Guehenno* (Grasset).

Un livre est là, clair, honnête, et beau de sa grandeur...

« J'ai trop rêvé », avoue Guehenno dans son « Journal d'un homme de quarante ans ». Pris aux phrases nettes, limpides, que la raison semble avoir tracées, vibrant de toute la foi dont l'auteur a imprégné son œuvre et particulièrement cet admirable chapitre : « Fonction de la France », le lecteur ne pensera peut-être pas à manier son sens critique. Puis, le livre terminé, il reprendra le cours de son existence, il se retrouvera lui-même, « homme réel », non pas celui qu'a conçu Guehenno, mais homme réel du vingtième siècle, homme réel de l'interminable après-guerre.

« Patriotisme de dévouement et de sacrifice ». « Pilote du vaisseau de l'humanité ». « C'est à la France qu'il appartient de faire éclater cette vérité, cette révélation nouvelle qu'est le rapport de l'humanité avec elle-même, la translation du ciel sur la terre ».

L'homme, le livre fermé, sincère devant lui-même, s'avouera-t-il capable de supporter une aussi lourde charge ?

Le peuple français veut travailler à son bonheur, non pas en effet au bonheur égoïste de l'individu, mais tout de même à son propre bonheur « juste ». Il est trop fatigué par des années de tourmente, dont il ressent les conséquences même dans sa jeunesse qui ne les a pas vécues, il est trop déprimé par le spectacle de l'avilissement d'une partie de lui-même, pour pouvoir quelque chose de grand. Chercher sa stabilité, son bonheur dans la justice, c'est un suffisant effort. Et le monde pourra y trouver un exemple, sinon le sacrifice que demande Guehenno. Ce qui règle l'activité des hommes de notre temps, c'est l'angoisse de la sécurité, la recherche, au milieu d'une multitude de faits, d'événements, de mouvements sans liens, d'un « état ». Le peuple de France est formé en cette époque de gens plus vécus que vivants, jouets d'un monde fatal et violent contre lequel réagit leur individualité, leur besoin de liberté, leur désir de se rendre maîtres de leur vie. Lorsque le nageur fatigué lutte contre le courant, pense-t-il à aider son camarade qui court le même danger? Pour beaucoup de français d'aujourd'hui, il est difficile de penser à autre chose qu'à sauver sa propre vie, sa propre liberté. Celà peut être un exemple utile pour d'autres, plus serviles, plus mystifiables.

Il y a dans Guehenno une intime contradiction ; c'est celle qui existe entre le traditionnaliste, le français, l'homme de « Ma France » et le socialiste, l'humaniste, l'homme de « Lénine et nous ». Ce qui fait l'instabilité du monde, sa permanente inquiétude, c'est cette contradiction inévitable, ce choc intérieur que partout nous retrouvons entre la nation et l'humanité, entre la tradition et l'avenir, entre Montaigne et Jaurès. Que l'on ne m'accuse point d'anti-patriotisme. Mais sur le plan politique et économique, la nation est une gêne à l'évolution, non pas la nation comme la conçoit Guehenno, nation ivre de dévouement, échappée d'elle-même pour s'amalgamer à l'humanité, pourvue d'une « fonction » universelle. Mais cette nation est une utopie ; il est impossible de construire un grand édifice bien agencé en assemblant plusieurs petits bâtiments sans en changer la contexture. C'est bien là, me semble-t-il, qu'est cette intime contradiction du monde actuel, et de la pensée de Guehenno qui en est un reflet : idéal d'humanisme et réalité du nationalisme. Cette contradiction est dans la pensée comme dans les faits. Dans la pensée nous la voyons chez Guehenno. Dans les faits, c'est le choc entre l'individualisme et le collectivisme, choc qui a donné naissance à une sorte de socialisme national et égoïste, borgne et boiteux, mais seul état possible, actuellement, de relative liberté.

La contradiction de Guehenno, c'est celle de l'internatio-

nalisme. Croire en la possibilité d'une entente universelle entre les nations, dans un régime indéfini, mais qui implique la démocratie installée partout, grâce au dévouement d'une seule nation, n'est-ce pas se leurrer, faire œuvre d'idéaliste, ou tout au moins aller au-delà de l'avenir prévisible ? Si les hommes sont frères, les nations peuvent-elles être sœurs ?

« Nous devons déduire l'universel de l'individuel, et non pas de lui-même », écrivait Engels. Nous nous battons pour l'essentiel, la vie, le pain de chaque jour, avoue Guehenno. Mais alors pourquoi, partout ailleurs dans son livre, voyons-nous donner à la France actuelle un but autre que le but premier de son peuple ? Laissons au bonheur de l'humanité, dans la lutte actuelle, immédiate, son caractère réel d' « accessoire ». Laissons le peuple retrouver son équilibre.

Engels disait encore qu'il faut se comporter sérieusement avec son rêve. Et c'est pourquoi j'ai cru bon de déceler ce qui me semble chez Guehenno une contradiction avec lui-même et avec l'homme tel qu'il est, de critiquer en cet acte de foi en la raison et la dignité de l'homme qu'est *Jeunesse de la France* ce qu'il y a justement de foi, d'idéalisme. C'est parce que je veux me comporter sérieusement avec mon rêve, et que mon rêve est celui-même de Guehenno, le rêve de l'homme de la bande, de la masse, que j'ai voulu réfléchir un peu devant ce livre, expression d'une pensée qui aidera le peuple de France à retrouver sa jeunesse perdue il y a vingt ans, et par là-même de ressaisir sa joie, sa vie, « cette angoisse qui gronde derrière mon front et me serre le cœur ».

Maurice PLAGNOL.

L'HOMME EST-IL HUMAIN ? par *Ramon Fernandez* (Gallimard).

Un titre, une question dont il est impossible, à l'heure actuelle, de sous-estimer l'urgence ; et il ne s'agit certes pas de savoir si l'homme peut être humain statiquement, comme chaque bête brute reposant dans le moule de son espèce, mais dynamiquement par l'effort qu'il déploie pour l'humaniser, dans son ascension vers un système de valeurs vraiment humaines. Or malheureusement devant le premier coup de scalpel d'un analyste aussi lucide et impitoyable que Ramon Fernandez, il nous faut convenir qu'en fait, sinon en droit, l'homme est en train de se déshumaniser et de renoncer ainsi à sa destination morale, puisque de plus en plus nous n'assistons qu'au triomphe des formes les plus basses de la solidarité grégaire, puisque de plus en plus c'est le délire du moi personnel et collectif, l'apologie

du plus fort, le thème du lion et la voix purement animale de l'intolérance qui dominent et troublent le concert humain.

On peut toucher par là le pessimisme, en un sens radical, dont ce livre au premier abord semble imprégné. Mais on comprendra bien vite aussi que ce pessimisme est tonique : il ne nous fait mesurer la profondeur de l'abime et trembler devant son grondement que pour mieux nous permettre, si nous en avons enfin le courage, de conjurer son vertige. Il serait bien lâche en effet de se poser la plus angoissante des questions, si ce n'était pour en chercher la réponse efficace, cette réponse justement que Fernandez nous offre ici en une double leçon adressée d'une part aux politiques et de l'autre aux moralistes ; et chacun des deux camps aura sans doute à en tirer son profit.

Les politiques commenceront par entendre qu'il n'est plus temps d'être à droite ou à gauche à tout prix et que l'heure est plutôt à l'examen de conscience. Puissent-ils alors convenir qu'il y a erreur, excès, aveuglement et par conséquent déshumanisation aussi bien dans cette forme intolérante du patriotisme que représente le nationalisme que dans cette exploitation systématique de l'esprit révolutionnaire que Fernandez flétrit si pertinemment sous le nom de révolutionnisme. Or, de même que critiquer le nationalisme, ce n'est nullement se refuser au patriotisme qui marque la nécessité d'une étape concrète entre l'homme individuel et l'université humaine, critiquer le révolutionnisme, ce n'est nullement méconnaître la valeur du socialisme réformiste. « Il est des vérités, écrit Fernandez, qu'il convient « d'affirmer sans les pudeurs de la prudence. Il est vrai que « la morale humaine, aujourd'hui, et quels qu'en puissent être « les répondants économiques, ne *peut* être qu'une morale socia- « liste ». Et qu'est-ce à dire, sinon que les seuls remèdes politiques restent sur le plan moral ?

Mais ces remèdes, il faut donc aller les chercher là-haut et faire redescendre une fois de plus la philosophie du ciel sur la terre. Aux moraliste maintenant d'entendre leurs vérités ! Si les politiques se déshumanisent en ignorant tout de l'idéal humain, eux ne font guère mieux en coupant toute communication entre cet idéal et l'humanité militante. La raison pourtant n'était pas faite pour s'oublier dans les intermondes épicuriens d'une cléricature égoïste et paresseuse. Si le peuple, il faut bien le dire, aujourd'hui la méprise plus ou moins et, avouons-le, a perdu confiance en elle, c'est précisément parce qu'elle se refuse désormais à la lutte et qu'elle s'engourdit, par la faute de ses rares serviteurs, comme une idole désaffectée, tandis que triomphe, en vertu même de cette carence, le dynanisme des instincts et de leurs mensonges. Si elle ne veut pas mourir, il lui faut donc de

nouveau s'armer, courir le risque, se montrer à son tour dans la rue ; ce qui revient en somme, après avoir invité les politiciens à faire une ascension sereine sur les hauteurs de la sagesse, à inviter la sagesse à descendre, en retroussant les manches, dans l'arène de la politique. On saura gré à Fernandez de tenir la balance juste, lorsqu'il note qu'il y a dans le fascisme un instinct de la patrie, et dans le communisme un instinct de la justice, qui prouvent qu'aucune des deux grandes idéologies politiques contemporaines ne peut être sérieusement réduite aux proportions d'un machiavélisme de parti. Mais c'est toujours à la raison, en n'ignorant plus ces instincts, de les redresser, s'il y a lieu, et de les harmoniser.

A quoi on pourrait objecter que c'est beaucoup parler de raison et de sagesse sans savoir encore trop exactement de quelle espèce de sagesse ou de raison il s'agit. Mais on ne s'y trompera pas, Fernandez prenant bien soin de nous éclairer sur sa position et ses références dans les pages qu'il consacre tour à tour à Nietzsche et à Montaigne, dont il fait en quelque sorte ses deux maîtres antithétiques. L'heureuse influence du premier s'affirme dans la revitalisation de son rationalisme, et l'action non moins féconde du second, sur la part qu'il convient de réserver aux enseignements de la vie intérieure. Pour aller un peu plus loin que les sources avouées par l'auteur, peut être sera-t-il permis de voir dans son message une tentative des plus opportunes de revalorisation sentimentale et même de mythification de l'idéal à la fois rationnel et humain, reconnu autant qu'éprouvé par toute la philosophie classique et renié si légèrement par trop de modernes. Mais Gobineau par exemple ne pèse pas beaucoup en face de Kant, de Rousseau, de Pascal, de Descartes et de Socrate. L'humanisme se délabrant, c'est par ces voies royales qu'il faut repasser, c'est à ces antiques fondations qu'il faut revenir.

Tel est ce livre dont la qualité principale est d'être pensé d'un bout à l'autre dans un équilibre non moins personnel que doctrinal. Si Fernandez ne combattait qu'en tirailleur, il y aurait déjà de quoi se réjouir. Mais est-il seul vraiment, lorsqu'on pense aux Néo-Encyclopédistes groupés par un même souci de probité scientifique, à Duhamel toujours si juste et si vigilant, à Noth, avec son sens douloureux de l'autonomie, à Audisio avec son humanisme lyrique, à Jean Grenier dont la sagesse nourrie à Lourmarin nous rappelle au devoir de libération intellectuelle ? Ainsi, pour ne donner que quelques exemples, et depuis plus d'un an, les signes se multiplient, témoignant que l'esprit ne veut plus perdre ses droits dans la bagarre ; et si ces efforts divers ne convergent encore que bien mystérieusement, ils mon-

trent en tout cas qu'il est encore des hommes qui ne renoncent pas à être humains.

Armand LUNEL.

LE JOURNAL D'UN IMPRUDENT, par *Georges Blond* (A. Fayard).

M. Georges Blond s'était signalé en 1935 à l'attention des quelques personnes qui lisent encore des livres par un roman intitulé *L'Amour n'est qu'un plaisir* dont nous avions souligné ici les mérites. Aujourd'hui, il publie le *Journal d'un Imprudent* et nous sommes loin de regretter la confiance que nous lui avions accordée dès son premier livre. Pour ma part, et bien que gardant une dilection secrète pour l'*Amour n'est qu'un plaisir* dont l'humeur était par instants irrésistible, je pense que le *Journal d'un Imprudent* est d'une réussite supérieure. Il n'y a guère de choses à reprendre dans ce livre tendu, remarquablement conduit, où chaque phrase porte, où les traits heureux abondent.

Quoique présenté sous la forme d'un journal intime, il n'a rien de ces confessions romantiques auxquelles se plaisent souvent les jeunes écrivains et peu d'ouvrages, au contraire, offrent autant de garantie d'objectivité. *L'Amour n'est qu'un plaisir* nous avait montré les dons de M. Georges Blond pour mettre en scène des personnages vivants et il nous arrive encore de sourire lorsque nous pensons à l'inénarrable Ladcuceur. *Le Journal d'un Imprudent* confirme ces dons, et le romancier bien-pensant Paul-Henry ou le député Bonnerot, sont des personnages d'une incontestable réussite.

Sous son apparente froideur, l'histoire de cet agrégé communiste qui fait son éducation sentimentale, n'est pas sans renfermer des moments d'une émotion assez rare. Il y a dans ce livre une retenue, un art de laisser deviner tout ce qu'on ne dit pas, qui me touchent beaucoup. En vérité, les romanciers de la classe de M. Georges Blond ne courent pas les rues et au moment où tout le monde parle — pour ne pas en perdre l'habitude — de la décadence du roman, il est particulièrement réconfortant de rencontrer des livres de la valeur du *Journal d'un Imprudent*, ouvrage intelligent et fort.

Kléber HAEDENS.

MES APPRENTISSAGES, par *Colette*. (Ferenczi)

Disons tout de suite, ce qui ne surprendra personne, que nous avons la plus grande admiration pour Mme Colette. Peu d'écrivains donnent autant de joies et nous sommes particuliè-

rement sensibles à son art, à son intelligence presque miraculeuse de la nature et des bêtes.

On imagine avec quelle impatience nous avons ouvert ses souvenirs. D'autant que nous pensions bien que les souvenirs de Mme Colette ne seraient pas les souvenirs de tout le monde. Au risque de dire des banalités, nous rappelleront que Mme Colette est une femme et probablement la plus femme de toutes les femmes puisqu'elle est presque chatte. A ce titre, avant les gens qu'elle a connus, avant les paysages qu'elle a aimés, avant Sido, avant Polaire, avant M. Willy, c'est elle-même que nous rencontrons dans son livre.

On a beaucoup dit que le personnage principal de *Mes apprentissages* était l'étonnant M. Willy. Mais M. Willy n'est pas là pour lui-même, et je serais presque tenté de dire qu'il est absent de ce livre. Et Mme Colette n'est-elle pas là pour nous donner raison ? Elle nous avoue avec insistance qu'elle n'a pour ainsi dire pas connu Willy, bien qu'il ait été son mari pendant treize ans. Elle peint ce surprenant bonhomme, cet écrivain hanté par l'idée de ne pas écrire, avec un détachement assez cruel. Elle le manie du bout des doigts, s'amuse un instant de ses manies, plisse une lèvre dégoûtée, et le rejette dans l'ombre. M. Willy n'est qu'un prétexte : c'est un homme reflet. Mme Colette ne parle avec plaisir, c'est-à-dire avec génie, que de ce qu'elle connaît et ce qu'elle aime. Et elle ne connaît qu'elle-même et la terre et les chats.

Dans *Mes Apprentissages* elle ne parle ni de la terre, ni des chats. Elle cherche simplement à savoir ce qu'elle a été, et elle le cherche avec une sincérité calme, qui touche. On dira aussi qu'elle parle admirablement de Polaire. Mais elle parle presqu'uniquement de Polaire interprète de Claudine, et Claudine, c'est toujours Colette.

Il est impossible que les lecteurs de Colette ne soient pas tour à tour amusés et émus par ce livre. Il faudrait en révéler le ton et la manière simple et tranquille dont Mme Colette parle de ceux qu'elle a connus. Tous les livres de Mme Colette sont des confidences sur le monde et sur elle-même et ce nouveau livre a déjà pris place dans la ronde mystérieuse si païenne que ses ouvrages mènent sans cesse dans notre souvenir.

Kléber HAEDENS.

DEMAIN, NEUF HEURES, par *Gina Kaus* (*Gallimard*).

A presque tous les titres des livres écrits par les romancières anglaises ou allemandes on pourrait ajouter : « ou les surprises du cœur » ; et ce sous-titre s'appliquerait particu-

lièrement au charmant roman de Gina Kaus. Il y a une vertu musicale dans ces récits dont les personnages nous sont montrés aux instants où s'ouvrent en eux des perspectives inconnues, mais étrangement saisissables, comme si, souvenir et pressentiment, le double mouvement de l'imagination s'incarnait tout à coup dans un regard, une larme, un sourire ou un silence. Le déroulement de la substance romanesque semble ainsi dépendre entièrement des plus légers signes qui s'échangent entre la vie intérieure d'un être et les circonstances de la minute présente. Gina Kaus semble conduite par la crainte de limiter ses personnages à l'apparence qu'elle peut nous en donner. Il y a tout autour de ce scrupule, l'accompagnement d'une tendresse attentive qui est le lien et la grâce de ces images dont le passage est nécessairement accéléré puisque le roman procède toujours par bonds, quelle que soit la minutie de ses détails.

Nous passons avec les héros de Gina Kaus le temps de leur vie qui s'écoule entre un crépuscule et le « demain, neuf heures », moment fixé pour l'audience de leur divorce. Si cet homme séduisant et cette sensible jeune femme ignorent ce que leur réservent les aventures de cette nuit agitée, nous ne doutons guère de leur rapprochement matinal. Mais le chemin prévu n'est pas le moins mystérieux quand une romancière semble surprise elle-même de ce qui arrive à son héroïne et semble s'effacer devant elle avec un ravissement et une gentillesse qui sont le parfum même de ce léger roman.

Yanette DELÉTANG-TARDIF.

L'AMOUR ET L'ESCORIAL, par *Alfred Fabre-Luce*. (Gallimard)

Si la petite histoire jette parfois sur la grande des lueurs révélatrices, il ne faudrait point croire que celles-ci soient inévitablement favorables à certaines vérités admises. L'aventure de cet Antonio Perez, qui dressa contre Philippe II le drame de sa vie et de ses amours, apporte à la majesté d'un règne l'élément qui risque brusquement de le rendre suspect à nos yeux. Mais alors qu'il ne reste rien de ce favori, sinon le souvenir anecdotique de son existence tumultueuse, il nous est encore permis de contempler l'Escorial, et cela nous rassure un peu quant à l'estime dans laquelle nous devons malgré tout, tenir le Roi prudent.

M. Alfred Fabre-Luce a voulu ressusciter le visage de cet Antonio Perez et aussi celui de sa maîtresse, Anne d'Eboli, qui était belle mais borgne. Il a réussi une œuvre aussi étroitement liée à la vie que s'il se fût agi d'événements et de créatures nous touchant encore de près. C'est que les passions des hommes demeurent identiques quels que soient leur climat et leurs con-

ditions. Mais où M. Alfred Fabre-Luce a voulu donner tous ses soins, c'est dans la réalisation du décor et de l'atmosphère. Une histoire comme celle-la, privée de ces derniers, manqueraient de véracité et de souffle. Dès qu'on lui restitue ses ombres et ses lumières, elle devient tout à coup un document psychologique de premier ordre. Certes, le règne de Philippe II se suffit à lui-même mais faut-il encore discerner dans ces détails ceux-la même qui le caractérisent. Les autofadés, le passage de Thérèse d'Avila, par exemple, sont des éléments qui prolongent le récit au dela de ses intentions. C'est sans doute pourquoi le livre de M. Alfred Fabre-Luce parvient à donner tout de suite la tonalité farouche et passionnée d'une époque, la plus intense de l'histoire d'Espagne, sans compter qu'il est écrit dans un style ferme, tendu, exactement adapté aux nécessités intérieures de l'intrigue dont les leçons dépassent ses propres mobiles.

Louis EMIÉ.

LA BASSE AUVERGNE par *Alexandre Vialatte* (J. de Gigord).

M. Alexandre Vialatte est un guide bien amusant. C'est un plaisir que de découvrir en sa compagnie la Basse Auvergne, que de le suivre dans les montagnes, à Clermont-Ferrand ou dans sa visite facétieuse à la Grotte du Chien. Il faut cependant reconnaître qu'Alexandre Vialatte se moque un peu de l'Auvergne et des auvergnats. Chacune de ses pages est pleine de malice ou d'humour, et il y avait bien plusieurs années que je n'avais pas lu un livre aussi drôle que le sien.

Qu'on n'imagine pas, cependant, que l'ironique lucidité de l'auteur l'empêche de s'abandonner de temps à autre aux douceurs de l'amitié. Le livre de M. Vialatte est plein d'amour et, j'ose dire, de poésie. Et c'est précisément ce mélange de tendresse et de moquerie qui lui donne un accent amical et familier dont le pouvoir est grand. Si je devais aller en Basse Auvergne, je crois que je demanderais à Alexandre Vialatte de bien vouloir m'accompagner et que je l'écouterais indéfiniment raconter des souvenirs d'enfance, parler des églises, des lacs et des montagnes, et me découvrir peu à peu, tout au long de la route, l'âme du pays et de ses gens.

Kléber HAEDENS.

L'AUBERGE VOLANTE, par G. *K. Chesterton*. Traduit de l'anglais.

C'est un délassement exquis de lire un livre de Chesterton. *L'Auberge volante* fait penser aux mémoires du Pickwick club et aussi et surtout au voyage sentimental de Sterne. Mais la ressemblance est superficielle. Et si l'ironie, chez Chesterton, va souvent plus loin, on peut dire qu'elle ne porte pas aussi juste.

Cet écrivain s'occupe trop exclusivement de l'homme pour ne pas paraître, à la longue, inhumain. Car, ce qui donne de l'importance à un homme c'est le rôle qu'on assigne à tout ce qui est né avec lui ; et un lecteur français est assez vite mis en garde contre un roman où le monde des choses n'apparaît guère que pour alimenter les conversations.

Le cœur, cependant, reprend parfois ses droits : l'homme ferme les yeux plein d'une idée qui suivra son chemin dans une chanson. Et c'est un dès plus grands charmes de ce livre qu'on y peut trouver ça et là des couplets amusants et fort bien amenés, ce qui est plus rare.

Joë BOUSQUET.

MENACES DE MORT, par *Robert Bourget-Pailleron* (Gallimard)

Je tiens à mentionner ce livre vif et bien fait; et dont les personnages s'imposent à la mémoire, comme dans toutes les œuvres issues d'une vue très profonde.

Le héros de *Menaces de mort* est un révolutionnaire vrai, plein de courage, qui n'hésite pas à abandonner les siens et à risquer sa vie, mais qui se trouve, par la nullité de ses adversaires, nécessairement enfermé dans un rôle de Don Quichotte. Celui qui se sent capable de tuer un homme n'empêchera jamais un moulin à vent de tourner.

Ce qui fait le charme de ce livre c'est que sa vérité philosophique ne s'en dégage qu'à la réflexion ; et que le souci de la faire apparaître n'a jamais empêché Robert Bourget-Pailleron de donner à ses personnages toute la richesse et même la mobilité d'humour qui rendent un héros sympathique. Il n'est pas indifférent pour l'intérêt de cette histoire que l'on doive parfois trouver des aspects féminins dans le caractère de celui qui médite son crime, quelque chose de très mâle, au contraire dans le comportement de la jeune fille qui l'en détournera.

Joë BOUSQUET.

ADRIEN LANQUAIS, par *Jean Alexis Neret.* (Ferenczi).

Faisons confiance à M. Néret : M. Férenczi a voulu que nul n'ignore qu'il était le plus jeune romancier de France. C'est un titre charmant et qui incline à l'indulgence. Il n'en reste pas moins que M. Néret nous raconte une histoire que nous avons déjà lue une centaine de fois. Il renoue avec ses héros veules qui faisaient les beaux jours de 1925, et il nous reporte aux débuts de François Mauriac, lequel a salué dignement son jeune disciple. M. Néret nous a donc fait relire *L'enfant chargé de chaînes*. Etait-ce vraiment bien nécessaire ?

Kléber HAEDENS.

AMOUR DE L'AMOUR, par *Raymond Housillane.* (Grasset)

Encore un livre où, sous forme de journal intime, un vieux monsieur nous raconte ses histoires d'amour. Je vons assure qu'il n'y a rigoureusement rien d'original dans le livre de M. Housillane. Quoiqu'il fasse, il a l'air de pasticher François Mauriac et je crois que Mauriac n'est pas assez fort pour supporter les disciples. *Amour de l'Amour* est cependant écrit dans une langue qui a, par instants, des inflexions émouvantes et peut être s'y ennuie-t-on moins qu'à *Individu.* On garde cependant la désagréable impression que l'auteur ne fait qu'appliquer, d'ailleurs avec assez d'adresse, les recettes qui ont conduit ses aînés à l'Académie Française.

Kléber HAEDENS.

LE VOYANT DE LA NUIT, par *Jean Rumilly* (R. A. Corréa).

Ce livre a la bonne odeur des œuvres neuves et jeunes. Il reflète, dans son désordre, la vigueur d'une imagination qui peut se passer encore des artifices de composition ; et, par un singulier retour, ressemble avec ses descriptions trop longues et l'inactualité du récit à certaines œuvres romantiques qui, jeunes selon l'esprit, sont vieilles selon le temps. Une ressemblance de plus à signaler avec les récits de l'époque romantique c'est que cette pathétique aventure se dénoue sur une note d'ironie. Mais Philippe Soupault, déjà, nous avait montré comment l'art d'un romancier moderne pouvait tirer parti de l'humour romantique mis à la mode par Jean-Paul et défini par Schlegel.

C'est une Phèdre du ruisseau. Bien que l'amour de ce garçon pour sa deuxième mère tienne assez peu de place dans le livre, il en domine tous les épisodes et donne la mesure exacte de tous ces caractères passionnés qui, si librement qu'ils nous soient montrés, gardent, par notre faute de psychologues inexpérimentés, un coin obscur.

Il est regrettable que, dans ce livre fort et lugubre, passe parfois l'accent détaché de la causerie. Ce n'est pas sa simplicité que je reproche à Rumilly mais un certain manque de foi que fait ressortir davantage son imagination forte et magnifique, surtout lorsqu'il nous renvoie, pour parfaire la description d'un personnage, au héros d'un autre livre, le vagabond des étoiles.

Joë BOUSQUET.

MORCEAUX CHOISIS de *Colette* (*Gallimard*).

Je n'aime pas beaucoup lire un écrivain dans ses « Morceaux Choisis ». Non qu'un fragment d'une œuvre ne puisse nous faire sentir la densité de cette œuvre ; mais c'est la réunion des

fragments qui est nuisible si elle va jusqu'à décourager notre attention. Cependant, ces Morceaux Choisis de Colette sont juxtaposés de telle sorte et si bien serrés les uns aux autres (typographiquement aussi) qu'ils nous donnent l'impression d'un seul livre, d'une seule matière, d'une seule présence. Celle-ci au milieu de la plus terrestre création, parmi les bêtes, les hommes, les fruits, les caresses, les jardins ou les sommeils, est une femme qui guette, prend, absorbe, incube. Elle a des pays dans les yeux, des grappes dans les mains, des baisers dans la bouche ; son langage est un acharnement à ressaisir ce qu'elle a touché, ce qu'elle a respiré. L'esprit est braqué sur sa sensation, sur son expression avec la gravité d'une attente voluptueuse, cette attente de mort. Une proie, un instant, un élan, une mêlée, puis de l'ombre, c'est tout le rythme du style de Colette. Style juste comme le désir car il est un désir lui aussi et donc il s'engage à fond, bien au-delà du jeu, des manies, du mensonge, vers l'éclair de la nécessité intérieure qu'il identifie : celle d'une nature exceptionnellement sensible, infatigable et généreuse.

Yanette DELÉTANG-TARDIF.

LETTRES ETRANGERES

LA SOLITAIRE DE DULWICH, par *Maurice Baring*, traduction de Louise Dominique Gillet. (Stock)

Le charme monochrome et assez lent des romans de Maurice Baring se retrouve dans cette *Solitaire de Dulwich* délicatement traduit par Mme Louise Dominique Gillet. Des portraits estompés, des figures en demi-teinte, de singuliers contre-jours où la silhouette des êtres révèle soudain un profil imprévu, la grisaille de la vie quotidienne, avec une explosion soudaine qui semble tout anéantir et après laquelle le cours quelque peu monotone de la vie recommence, voilà l'atmosphère habituelle des romans de M. Baring. C'est d'un art très personnel et fort séduisant, quand on a appris à goûter cette délicatesse des réticences, ce jeu subtil d'allusions. Le rythme même du récit, cette sorte de lenteur à la Tourguenieff, cette nonchalance habile font si bien partie de ce que nous attendons du talent de cet écrivain que nous regretterions presque de le voir changer de manière, même si ce devait être une *manière*.

CLODIA, par *F. Mainzer*, traduction Alzir Hella. (Stock)

Cette histoire des amours de Catulle, bien traduite par M. Alzir Hella,, favorise l'évocation de quelques *scandales romains* assez savoureux. Ce n'est plus seulement de l'histoire littéraire,

mais aussi la *petite histoire* des amours de Clodia, des mésaventures du poète, et des succès oratoires de Cicéron. Ce tableau de la société romaine de l'époque est vivant et fort. M. Mainzer trace un portrait ironique mais très ressemblant des politiciens arrivistes, des démagogues de quartier, des riches banquiers subventionnant de louches campagnes ; au milieu de ce monde là, les chants pour Lesbie résonnent avec une beauté encore plus émouvante et plus déchirante peut-être, surtout quand on se rappelle que Clodia était Lesbie...

DU TEMPS QUE J'AVAIS FAIM, par *Serge Lifar*. (Stock)

L'admiration que nous avions déjà pour l'illustre danseur doit s'accompagner, maintenant, d'une admiration presque égale pour l'écrivain. Avec *Du temps que j'avais faim*, M. Lifar nous donne en effet une œuvre forte, simple, loyale, qui commande la sympathie. Alors qu'il lui aurait été si facile de *dramatiser* les évènements qu'il raconte, M. Lifar se contente d'un récit vigoureux et pittoresque, dépourvu de toutes prétentions et garde la délicieuse spontanéité des souvenirs d'enfance. Mais le merveilleux artiste qu'est Lifar transfigure ces souvenirs par la manière même dont il les raconte. C'est d'une grâce ailée, amusante, attendrissante. Eblouis par ce primesaut, nous suivons ce rythme délicieux des confidences où la plume court, vive, légère. On croirait le voir danser parfois, tant son style est fait de la même richesse plastique que sa danse. Une tige de fleur qui a les rapides rebondissements de l'acier.

LE DÉFENSEUR D'HÉRAT, par *Maud Diver*, traduit par M. Soulié. (Payot)

A l'époque où la Perse et la Russie menacent l'Afghanistan, un officier anglais, Pottinger, entre dans Hérat sous un déguisement. Il dirige la défense de la ville contre les envahisseurs, avec une énergie inlassable, au milieu d'un dédale d'intrigues orientales qui rappellent les nouvelles de Gobineau. L'entreprise est héroïque. Elle se réalise avec cette simplicité anglaise où les actions les plus folles paraissent comme allant de soi. Quoique moins complexe que Lawrence, Pottinger peut être comparé au grand *Arabe*, — et à tant d'autres agents de l'Intelligence Service que la rumeur publique ne connait pas et qui accomplissent leur œuvre audacieuse, comme Pottinger souvent, sous des loques arabes et le visage noirci avec des jus de plantes. Uu beau récit d'aventures, dans un décor qui date déjà et porteur d'un nouveau pittoresque, de style victorien.

Marcel BRION.